Fonctions des inscriptions au moyen âge

Robert Favreau

Citer ce document / Cite this document :

Favreau Robert. Fonctions des inscriptions au moyen âge. In: Cahiers de civilisation médiévale, 32e année (n°127), Juillet-septembre 1989. pp. 203-232;

doi : <https://doi.org/10.3406/ccmed.1989.2440>

https://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_1989_num_32_127_2440

Fichier pdf généré le 25/03/2019

Resumen

Estudiar las funciones de las inscripciones conduce a entender mejor su papel y abrazar mejor lo que puede ser su aportación a la historia. Los epitafios, la categoría mas importante, pretenden conservar la memoria del difunto, pedir para él oraciones, recordar lo vano del mundo. De esta manera, nos traen informaciones sobre la vida del difunto, la fe, la actitud delante de la muerte. Numerosas inscripciones aseguran la «publicidad» de actas tanto públicas como privadas, conmemoran acontecimientos, entregan a la posteridad los nombres de los comanditarios de la obra o de sus autores. Otras tienen todavía una función litúrgica : hacer memoria de la dedicatoria de una iglesia, de la consagración de un altar, de una translación de reliquias, del otorgamiento de indulgencias, de las fundaciones de misas o aniversarios. El papel de ciertos epígrafes consiste en explicar y comentar un programa iconográfico, y por eso se deben colocar en un contexto exegético y teológico. Por fin, ciertas inscripciones constituyen una verdadera predicación para los fieles.

Résumé

Étudier les fonctions des inscriptions, c'est mieux comprendre leur rôle et mieux cerner ce que peut être leur apport à l'histoire. Les épitaphes, catégorie la plus importante, ont pour fonctions de garder la mémoire du défunt, demander pour lui des prières, rappeler la vanité de ce monde. Par là elles nous apportent des renseignements sur les vies, la foi, l'attitude devant la mort. De nombreuses inscriptions ont pour fonction d'assurer la publicité d'actes publics ou privés, de commémorer des événements, de faire passer à la postérité les noms de ceux qui ont commandé l'œuvre ou l'ont réalisée. D'autres ont une fonction liturgique, rappeler la dédicace d'une église, la consécration d'un autel, une translation de reliques, l'octroi d'indulgences, des fondations de messes ou d'anniversaires. Certaines ont pour rôle d'expliquer, de commenter un programme iconographique et doivent être replacées dans un contexte exégétique et théologique. Enfin certaines inscriptions constituent une véritable prédication à l'intention des fidèles.

***Robert FAVREAU**

Fonctions des inscriptions au moyen âge

Résumé

Étudier les fonctions des inscriptions, c'est mieux comprendre leur rôle et mieux cerner ce que peut être leur apport à l'histoire. Les épitaphes, catégorie la plus importante, ont pour fonctions de garder la mémoire du défunt, demander pour lui des prières, rappeler la vanité de ce monde. Par là elles nous apportent des renseignements sur les vies, la foi, l'attitude devant la mort. De nombreuses inscriptions ont pour fonction d'assurer la publicité d'actes publics ou privés, de commémorer des événements, de faire passer à la postérité les noms de ceux qui ont commandé l'œuvre ou l'ont réalisée. D'autres ont une fonction liturgique, rappeler la dédicace d'une église, la consécration d'un autel, une translation de reliques, l'octroi d'indulgences, des fondations de messes ou d'anniversaires. Certaines ont pour rôle d'expliquer, de commenter un programme iconographique et doivent être replacées dans un contexte exégétique et théologique. Enfin certaines inscriptions constituent une véritable prédication à l'intention des fidèles.

Estudiar las funciones de las inscripciones conduce a entender mejor su papel y abrazar mejor lo que puede ser su aportación a la historia. Los epitafios, la categoría más importante, pretenden conservar la memoria del difunto, pedir para él oraciones, recordar lo vano del mundo. De esta manera, nos traen informaciones sobre la vida del difunto, la fe, la actitud delante de la muerte. Numerosas inscripciones aseguran la «publicidad» de actas tanto públicas como privadas, conmemoran acontecimientos, entregan a la posteridad los nombres de los comanditarios de la obra o de sus autores. Otras tienen todavía una función litúrgica : hacer memoria de la dedicatoria de una iglesia, de la consagración de un altar, de una translación de reliquias, del otorgamiento de indulgencias, de las fundaciones de misas o aniversarios. El papel de ciertos epígrafes consiste en explicar y comentar un programa iconográfico, y por eso se deben colocar en un contexto exegético y teológico. Por fin, ciertas inscripciones constituyen una verdadera predicación para los fieles.

L'épigraphie constitue une source historique parmi d'autres. L'historien peut donc l'interroger sous de multiples aspects : renseignements biographiques, mentions d'événements historiques, noms d'auteurs, témoignage de la culture d'une époque, reflet d'une foi, évolution de la langue, etc. C'est une source d'un type particulier, dans la mesure où l'inscription accompagne souvent une iconographie et l'historien y cherchera alors un complément à l'œuvre, de la simple identification de scènes ou de personnages au commentaire théologique le plus élevé. Elle a deux caractères propres, car elle vise «une publicité universelle et durable»¹. La durée, c'est ce qui préoccupe tous les auteurs de chroniques ou histoires. «Voici l'exposé de l'enquête entreprise par Hérodote d'Halicarnasse pour empêcher que les actions accomplies par les hommes ne s'effacent avec le temps», écrivait l'historien grec du v^e s. avant notre ère. La publicité la plus générale est un trait caractéristique de l'inscription, et elle justifie que très fréquemment le texte épigraphique comporte une apostrophe au lecteur.

1. Robert FAVREAU, «L'épigraphie médiévale», *Cahiers civil. médiév.*, XII, 1969, p. 395.

NE RES PRETERITAS VALEAT DAMPNARE
 ISTE REI GESTE DAT SIGNA LAPIS MANIFESTE,
 Afin que l'âge ne vienne pas condamner le passé à l'oubli.
 Cette pierre enseigne les faits de façon manifeste,

dit une inscription du linteau de la porte de l'église de Nantua (Ain)², résumant bien ces deux caractéristiques de durée et de publicité. Une façon de rendre compte de ce que représente l'épigraphie comme source pour l'historien, c'est aussi de se demander pourquoi on a fait figurer sur pierre ou autre matière des informations particulières, quelles sont les différentes fonctions de l'épigraphie, en interrogeant sur ce point, le plus possible, les inscriptions elles-mêmes.

I

Les épitaphes constituent l'ensemble de loin le plus important des inscriptions. Si l'on se demande pourquoi de tout temps, les hommes ont tenu à laisser un message au-delà de leur mort, on peut distinguer dans les épitaphes, une triple fonction : garder la mémoire du défunt, demander pour lui des prières, rappeler aux proches, mais aussi à tous ceux qui à l'avenir liront l'épitaphe, la vanité de ce monde, et donc les exhorter à mener une vie droite.

« Absalom avait entrepris de se faire ériger, de son vivant, la stèle qui se trouve dans la vallée du Roi, car il s'était dit : 'Je n'ai pas de fils pour perpétuer mon nom'. Il donna donc son nom à la stèle »³. Ce souci de perpétuer la mémoire est général. C'est pour la bergère Daphnis que Virgile, dans les *Bucoliques*, fait composer une épitaphe en vers⁴. Dans une lettre écrite en 107 Pline le Jeune s'indigne de ce que les restes de Verginius Rufus, un important personnage de ce temps, aient été laissés à l'abandon, sans épitaphe — *sine nomine jacere* —, alors qu'il avait préparé les deux vers qui devaient être placés sur son tombeau⁵. A la mort de leur fils de trois ans et demi Flavius Gentianus et Palesta, de Vienne, font placer sur sa tombe une épitaphe « en témoignage de leur amour »⁶. Bède nous rapporte que, lorsque le roi Caedwalla mourut à Rome en 689, le pape Serge I^{er} ordonna d'inscrire une épitaphe sur sa tombe, afin de garder, « pour les siècles à venir », le souvenir de la piété du roi⁷. C'est aussi la prière que formule saint Théodore, évêque de Pavie, de 770 à 785, à la fin de son épitaphe : *Mei memores, per secula, fratres*⁸. A Hulne (Northumberland) au XIII^e s., le prêtre Thomas, un homme bon et pieux, s'est fait préparer un tombeau de pierre, gravé à son nom : il en fera le don aux frères du Mont-Carmel pour enterrer l'archidiacre Thomas de Hertford⁹.

Même si beaucoup de tombes sont anonymes, un grand nombre comportent le nom du défunt et

2. J. DE LAURIÈRE, « Excursion de la Société française d'archéologie en Franche-Comté », dans *Congr. archéol., Arras, 1880*, p. 539; — Id., « La Société française d'archéologie en Franche-Comté », *Bull. monum.*, XLVII, 1881, p. 314.

3. H. Samuel, XVIII, 18. Voir Genèse, XXXV, 20, pour le tombeau que Jacob fait élever pour Rachel.

4. VIRGILE, *Bucoliques*, éd. trad. E. DE SAINT-DENIS, Paris, 4^e éd., 1960, p. 46 (Coll. Guillaume Budé) : « Et tumulum facite et tumulo superaddite carmen » (suit l'épitaphe en deux vers).

5. Épitre à Albin, livre VI, ép. 10 (Pline le Jeune, *Lettres*, éd. trad. C. SICARD, Paris, II, 1931, p. 18-19). L'épitaphe devrait rappeler à jamais sa mémoire et ses hauts faits (« memoria ..., immortale factum »).

6. *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures à la renaissance carolingienne*, XV, *Viennoise du Nord*, éd. Françoise DESCOMBES, Paris, 1985, n° 148, p. 494.

7. BÈDE, *Ecclesiastical History of the English People*, éd. B. COLGRAVE et R. A. B. MINORS, Oxford, 1969, p. 470-471 (Oxford Medieval Texts).

8. Gaetano PANAZZA, *Lapidi e sculture paleocristiane e pre-romaniche di Pavia*, Turin, 1950, n° 81, p. 269.

9. D'après la *Chronica majora* de Matthieu Paris, cit. Otto LEHMANN-BROCKHAUS, *Lateinische Schriftquellen zur Kunst in England, Wales und Schottland vom Jahre 901 bis zum Jahre 1307*, Munich, I, 1955, n° 2165, p. 575-576 : « tumbam scilicet lapideam, nomine meo videlicet intitulatam, ubi hoc nomen Thomas insculpitur, in qua ego Thomas peccator proposui intumulari ».

son éloge¹⁰. Une inscription chrétienne de Vienne nous dit qu'il s'agit d'un usage¹¹, et le chroniqueur anglais qui rapporte l'invention, en 1257, du tombeau de saint Alban, précise que le tombeau contenait une lampe de plomb sur laquelle, «selon la coutume des anciens», était écrit le nom d'Alban¹². La formulation la plus simple d'une épitaphe consiste donc en la simple mention du nom du défunt. C'est le cas, fréquemment, pour les premières inscriptions chrétiennes. Ainsi, au cimetière mérovingien de Neuviq-Montguyon, trente-neuf sarcophages comportent une inscription, qui se limite, dans tous les cas, à un nom¹³. Le plus souvent cependant, comme nous le dit Isidore de Séville, l'épitaphe comporte «la vie, les mœurs, l'âge» du défunt¹⁴, ce que reprend un chroniqueur à propos de la mort de la fille du roi d'Écosse en 1115 : sur le tombeau de la princesse, on écrivit en lettres d'or, brièvement, sa vie et son origine royale — *vitam et originem, breviter*¹⁵.

Les épitaphes s'annoncent souvent elles-mêmes au lecteur comme destinées à leur enseigner le nom de celui qui repose dans le tombeau :

NOMEN SI QUAERIS ..., NOMEN ... SI QUAERIS, HIC EST ...,

aux cimetières de Callixte et de Santa Cristina à Rome¹⁶;

DISCE QUI VELLIS NOSSE, QUID TEGIT TUMULUM ISTE,

pour Cunincperga au VIII^e s. à Pavie¹⁷;

NOSCERE QUISQUE VELIT TUMULO HOC QUIS CONDITUS EXSTET

PERLEGAT HUNC TITULUM, OMNIA SICQUE SCIET,

pour l'épitaphe de Walachfred abbé de Reichenau, par Raban Maur au IX^e s.¹⁸;

SI QUIS SCIRE CUPIT, HOC CUJUS MEMBRA SEPULCRO

CLAUDANTUR, CLARO COLLIGAT HOC TITULO,

épitaphe de Mathilde de Saxe au X^e s.¹⁹;

HUNC SPECTANS TUMULUM TITULO COGNOSCE SEPULTUM,

épitaphe d'Herluin, abbé du Bec-Hellouin mort en 1078²⁰;

QUI LEGIS HUNC TITULUM SUBTUS COGNOSCE SEPULTUM,

épitaphe de Guillaume le Conquérant par Baudri de Bourgueil²¹;

ASPICE, LECTOR, OPUS SCRIPTURAE MARMORIS HUIUS

OSTENDET TITULUS QUEM TEGIT HIC TUMULUS,

épitaphe du fils du comte Alphonse à la Daurade de Toulouse au XI^e s.²²;

10. PRUDENCE, *Peristephanon*, hymn. 11, v. 7-8 (*P.L.*, LX, c. 533) :

«Plurima litterulis signata sepulcra loquuntur

Martyris aut nomen aut epigramma aliquod».

11. *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule*..., XV, *op. cit.*, n° 72, p. 324 : «Titulum, ex more, dicabit».

12. O. LEHMANN-BROCKHAUS, *op. cit.*, II, Munich, 1956, n° 3952, p. 457 : «In qua, secundum antiquorum consuetudinem, scriptus est hic titulus».

13. LOUIS MAURIN, «Le cimetière mérovingien de Neuviq-Montguyon (Charente-Maritime)», *Gallia. Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine*, 29, 1971, p. 151-189.

14. *Etymologiae*, I, I, XXXIX, *P.L.*, LXXXII, c. 120 : «epitaphium ... est titulus mortuorum ... Scribuntur enim ibi vita, mores et aetas eorum».

15. O. LEHMANN-BROCKHAUS, *op. cit.*, I, n° 304, p. 82 (au monastère de Bermondsey).

16. O. MARUCCI, *Epigrafia cristiana*, Milan, 1910, n° 63, p. 102 ; n° 73, p. 107.

17. G. PANAZZA, *op. cit.*, n° 75, p. 263-264.

18. *Poetae latini aevi carolini*, t. II, éd. E. DUEMLER, Berlin, 1884, p. 239 (*M.G.H.*).

19. *Die lateinischen Dichter des deutschen Mittelalters*, V, *Die Ottonenzeit*, éd. KARL STRECKER et GABRIEL SILAGI, N. FICKERMANN et B. BISCHOFF, Leipzig/Berlin/Munich, 1937/79, p. 299 (*M.G.H., Poetae latini medii aevi*).

20. L. DELISLE, «Notice sur vingt manuscrits du Vatican. XX. Chronique du Bec n° 499 du fonds de la Reine», *Bibl. Éc. des Chartes*, 8^e s., II, 1876, p. 521-527.

21. *Les œuvres poétiques de Baudri de Bourgueil (1046-1130)*, éd. Ph. ABRAHAMS, Paris, 1926, p. 76.

22. *Corpus des inscriptions de la France médiévale* (désormais abrégé *C.I.F.M.*), 7 : *Ville de Toulouse*, éd. R. FAVREAU, J. MICHAUD, B. LEPLANT, Paris, 1982, n° 7, p. 21.

*HIC JACENT VENERABILES ABBATES QUORUM NOMINA LITTERIS IN LAPIDE
INSCULPTIS DESIGNANTUR, ET ACTA IN TABULARIO COPIOSUS DESCRIBUNTUR,*
inscription au cloître de Clairvaux au XII^e s.²³;

HAEC QUI METRA LEGIT, COGNOSCET QUIS FUIT ISTE,
épitaphe du moine Gobert d'Apremont, à Villiers en Brabant en 1263²⁴, etc.

Un certain nombre d'épitaphes répondent principalement à cette fonction de donner le nom du défunt, son origine, ses titres, sa vie. C'est le cas de la plupart des épitaphes du cloître de Roda, présentées à la façon d'un obituaire, par exemple :

*III IDUS FEBRUARII OBIIT DOMINICUS, PRIOR CLAUSTRI, CANONICUS
ET SACERDOS ANNO M^oCC^oXXX^oVIII^o*²⁵,

et de bon nombre des épitaphes du cloître de Silos du type : *Obiit magister Ferninus monachus*²⁶. De façon générale les épitaphes des X^e-XI^e s. dressent un portrait moral, toujours élogieux, souvent conventionnel, alors que celles de la fin du moyen âge s'étendent sur les titres et les carrières du défunt. Ainsi de l'inscription tumulaire d'Oudart d'Étables à Notre-Dame de Bon Repos à Marcilly : «Cy gist monseigneur Houdart d'Estables, chevalier, mestre d'ostel du roy nostre sire, jadis mestre de l'escurie, qui trespasa l'an mil et trois cenx»²⁷, ou de celle de Marie de Bourgogne à Notre-Dame de Bruges, en 1482, où vingt-trois lignes sont consacrées aux titres et à la biographie de la princesse, une demande de prière occupant seulement la fin de la dernière ligne.

*
**

Mais les épitaphes chrétiennes n'ont généralement pas pour seule fonction de faire mémoire du défunt, et par là même de lui assurer une certaine survie, d'empêcher que son souvenir se perde à jamais. Parce que chrétiennes elles ont aussi pour objet une demande de prière pour le défunt, et souvent une dernière exhortation à s'attacher aux valeurs chrétiennes.

Dans ces deux fonctions l'adresse au lecteur est une partie quasi obligée. Le passant est invité à s'arrêter pour lire l'épitaphe. L'invitation peut être formulée par l'expression même d'Ovide, *siste gradum*, «arrête ton pas», que l'on trouve à Capoue, Rome, Trèves, Wissembourg, Brive, Le Bec-Hellouin, ou par une expression voisine, *fige gradum*, *subsiste viator*, *propende viator*, *carpe viator iler*, *larga viator iler*, etc. Il s'agit bien de s'arrêter pour méditer le texte offert :

TU QUI PERGIS, SISTE ET PERLEGE,
Toi qui passes, arrête-toi et lis

dit le début de l'épitaphe de l'évêque Dynamius à Avignon²⁸,

*QUI PROPERUS TRANSIS HUIUS MONUMENTA SEPULCRI
UT RELIGAS TITULUM COMPRIME, QUAESO, GRADUM,*

Passant, toi qui te hâtes, modère, je te prie, ton pas, afin de pouvoir lire l'inscription de ce tombeau,

invite le début de l'épitaphe d'Odon, abbé de Saint-Jean-d'Angély, mort en 1091²⁹. Le passant est

23. *Gallia christiana*, IV, c. 800.

24. *Historia monasterii Villariensis in Brabantia ordinis cisterciensis*, dans E. MARTÈNE et U. DURAND, *Thesaurus novus anecdotorum*, III, Paris, 1717, c. 1332.

25. Antonio DURÁN GUDIOL, «Las inscripciones medievales de la provincia de Huesca», dans *Estudios de edad media de la corona de Aragón*, vol. VIII, 1967, n° 109, p. 71.

26. Dom Marius FÉROTIN, *Histoire de l'abbaye de Silos*, Paris, 1897, p. 306.

27. Bibl. nat., nouv. acq. lat. 2057, p. 297.

28. *C.I.F.M.*, 13 : *Gard, Lozère, Vaucluse*, éd. R. FAVREAU, J. MICHAUD, B. MORA, Paris, 1988, p. 121.

29. *C.I.F.M.*, 3 : *Charente, Charente-Maritime, Deux-Sèvres*, éd. R. FAVREAU, J. MICHAUD, Poitiers, 1977, p. 105.

désigné par le mot *viator*, ou par des expressions telles que *quisque ades, qui properas, qui transis, qui transilis*, cette dernière peut-être inspirée des Lamentations de Jérémie (I, 12), *O vos omnes qui transilis per viam*, que l'on retrouve textuellement dans l'épithaphe d'une famille seigneuriale à Couffy au XIII^e s.³⁰.

L'épithaphe est écrite pour être lue. C'est par dizaines que se présentent les exemples d'invitation à la lecture : *lector, qui legis* ou *legit, quicumque legis*, expression déjà présente dans les épithaphes antiques³¹, *quisque legis, quisque cernis, qui conspicias, quicumque recenses, respice, aspice, qui legerit istas litteras, omnes qui viderunt has litteras, ho vos fratres et sorores qui scitis litteras*, etc. Le texte peut aussi s'adresser à ceux auxquels il sera lu à haute voix, selon les indications rares, mais précieuses, d'inscriptions anciennes des îles Britanniques, *legentes quoque vel audientes, quicumque recitaverit manescriptum lapidem, quicumque explicaverit*³². Il y a souvent insistance pour que le texte soit lu *rogo, precor, quaeso, obtestor vos omnes qui haec lecturi estis*, à Oviedo en 850³³, *Obsecro le frater titulum qui conspicias istum* à Saint-Maximin de Trèves en 945³⁴. C'est que le défunt compte sur des prières pour que Dieu lui pardonne ses fautes et lui accorde la vie éternelle. Cette demande de prières, sans doute au moins sous-entendue dans toute épithaphe, est le plus souvent explicitée.

L'épithaphe peut demander des prières de façon générale, et c'est souvent le cas pour les inscriptions les plus anciennes et jusqu'au XI^e s. «Vous qui lisez, répandez-vous en prières», demande simplement l'abbé Aton à Angers en 835³⁵, ou, également à Angers au IX^e s., «Vous qui lisez, priez Dieu»³⁶. «Ô lecteur, toi qui lis, prie», dit une épithaphe à Poitiers en 874³⁷, «Vous qui lisez, priez pour moi», propose une épithaphe de S. Leo in Romagna de 882³⁸, «Pour lui daignez adresser à Dieu de dignes prières», trouve-t-on à Milan en 900³⁹. La formule lapidaire de 882, *Ora* ou *Orale pro eo*, est des plus fréquentes. Au XII^e et surtout à partir du XIII^e s. l'épithaphe demande la récitation du Notre-Père ou de quelques oraisons pour les défunts prises dans la liturgie des funérailles.

*QUI PRESENTES LITTERAS LEGIS ET CONSIDERAS, IN DEFUNCTI
NOMINE DIC «ABSOLVE, DOMINE» VEL «DEUS CUI PROPRIUM»
SIVE SALTEM «FIDELIUM»,*

demande l'évêque de Périgueux Jean d'Asside, en 1169⁴⁰,

*QUI PRAESENTES LITTERAS LEGERIT, ORATIONEM DOMINICAM TER
DEVOTE DICAT PRO ANIMA ILLIUS,*

requiert l'archevêque de Narbonne, Guillaume de Broue, en 1257⁴¹. Il faudrait aller plus loin, car

30. C.I.F.M., 4 : Limousin, éd. Id., Poitiers, 1978, p. 42.

31. «Praeteriens quicumque legis consistit, viator», épithaphe de Jucundus à Mayence (*Carmina latina epigraphica*, éd. Fr. BUECHLER, II, Leipzig, 1897, n° 1007, p. 464). Voir aussi Daniel, V, 7 : «Quicumque legerit scripturam hanc».

32. John HIGGITT, «Words and Crosses : The Inscribed Stone Cross in Early Medieval Britain and Ireland», dans *English Medieval Sculpture in Britain and Ireland*, B.A.R., 152, 1986, p. 125-126.

33. Ciriaco Miguel VIGIL, *Asturias monumental, epigráfica y diplomática...*, Oviedo, 1887, p. 9.

34. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, II. *Die christlichen Inschriften von der Mitte des achten bis zur Mitte des dreizehnten Jahrhunderts*, éd. F. N. KRAUS, Fribourg-en-Brisgau/Leipzig, 1894, n° 389, p. 190.

35. N. BARBIER DE MONTAULT, *Épigraphie du département de Maine-et-Loire*, Angers, 1869, appendice, p. 443-444. «Pro quo qui legis, fundite, posco, preces» (Angers, Musée).

36. «Qui legitis, Deum orate» (Angers, Musée), chanoine URSEAU, «Deux épithaphes carolingiennes découvertes à Angers», *Bull. Comm. Trav. histor. Archéol.*, 1900, p. 201.

37. A. DE CAUMONT, «Nouvelles archéologiques», *Bull. monum.*, VI, 1840, p. 109-110 : «Quicumque legeretis istas litteras, oret pro illo».

38. N. GRAY, «The Paleography of Latin Inscriptions in the Eighth, Ninth and Tenth Centuries in Italy», *Papers Brit. School at Rome*, XVI, 1948, n° 104, p. 117 : «Qui hunc legitis, orate pro me».

39. V. FORCELLA, *Iscrizioni delle chiese e degli altri edifici di Milano del secolo VIII ai giorni nostri*, Milan, IV, 1890, n° 136, p. 104-105 : «pro ipso dignas Deo preces fundere dignemini».

40. C.I.F.M., 5 : Dordogne, Gironde, éd. R. FAVREAU, B. LEPLANT, J. MICHAUD, Poitiers, 1979, p. 31-32.

41. C.I.F.M., 12 : Aude, Hérault, éd. Id., Paris, 1988, p. 40.

à partir du XIII^e s. les fidèles se munissent de tout un arsenal de fondations de messes ou d'anniversaires et d'aumônes pour s'attirer la miséricorde du Juge suprême, le «prie pour lui» n'occupant alors qu'une place bien modeste dans l'épithaphe.

De tout temps le chrétien a eu au moment de comparaître devant le souverain Juge, conscience de sa condition de pécheur. Au VIII^e s. l'épithaphe de Bernard à Toulouse formule la demande de pardon de façon bien lourde : «Que le Pasteur tout-puissant pardonne ce qui doit être pardonné, lui qui pardonne les crimes terribles»⁴², et en 1010 la requête de Crescentius à Rome est présentée sur un mode dramatique : «Dis, je t'en prie, dis avec des larmes, en ta miséricorde, Jésus, épargne ton serviteur»⁴³. La formulation est, cependant, généralement plus brève : *parce Redemptor, miserere Deus, miserere mei, memento mei*. Le *miserere mei Deus* a sa source dans le psaume LI(1), 1, l'un des psaumes de pénitence : «Pitié pour moi, ô Dieu, en ta bonté, en ta grande tendresse efface mon péché». *Dic : Miserere Deus* trouve-t-on ainsi en 854 à la cathédrale de Bénévent, en 876 à Bazouges, fin IX^e s. à la cathédrale de Moutiers-Tarentaise, en 1028 à Santa Maria in Aracoeli à Rome, après 1048 à Saint-Victor de Marseille, ou encore : *Dic : Miserere mei* ou *sui*, à Saint-Jean de Latran à Rome en 1003, aux Jacobins de Toulouse en 1270, à Evron en 1277, à Béziers en 1287. L'appel à la miséricorde divine prend une belle forme trinitaire à la cathédrale de Trèves au XIII^e s. pour l'épithaphe de Cunon :

SISTE GRADUM, QUI PERTRANSIS, MEMORARE,
ET DIC : O PATER IN CELIS, MISERERE
O GENITE INGENITI PATRIS, MISERERE-----CUNONIS⁴⁴
O PIE SPIRITUS AMBORUM, MISERERE-----

Le *memorare* renvoie évidemment au *Memento* du canon de la messe, où il est fait mémoire des défunts pour qu'ils obtiennent le lieu du repos, de la lumière et de la paix, et à la requête du bon larron sur la croix : *Domine, memento mei*. Ce *memento mei* se trouve dans des épithaphes des IX^e et XI^e s.⁴⁵. Plus souvent on trouve *memor sis*⁴⁶, *sil, esto, estole*, expressions fréquentes dans les psaumes, dans le Nouveau testament, chez Fortunat, Alcuin, Micon, Raban Maur, Baudri de Bourgueil, etc.

SIS MEMOR HEC FLERE RECITANS PRO SE MISERERE
UT PRESENS SIT EI GLORIA SUMMA DEI.

demande doña Sancha au monastère de La Vega à Oviedo en 1291⁴⁷. Cet appel à la miséricorde divine s'exprime aussi au XIII^e s. par la formule *per misericordiam Dei* ou de très nombreux : «Que Dieu en ay marcy», «que Diex li face pardon».

La finalité de la prière pour le défunt, c'est qu'il repose en paix, *requiescat in pace*. D'où les nombreux *Vivas in Deo* des premières inscriptions chrétiennes, la finale de l'étonnante déploration de Calandronius pour sa jeune cousine Maura à Beja (Portugal) en 665 : *Oro Deum ut sibi del requiem sempiternam*⁴⁸, le *del ei Dominus vilam sempiternam* en Poitou⁴⁹ ou le *donet illi vilam sempiternam* en Aragon au XI^e s.⁵⁰, et les innombrables *anima ejus requiescat in pace*.

42. C.I.F.M., 7 : *Ville de Toulouse*, op. cit., n° 40, p. 76 : «Parca parcenda qui parcit crimina dira».

43. A Saints-Côme-et-Damien : «Dic, rogo, dic lacrimis...».

44. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, II, op. cit., n° 352, p. 171.

45. A Saint-Remi de Reims en 882, à Germigny-des-Prés au début du IX^e s., à Saint-Denis en 1144.

46. On trouve à la fois *miserere mei* et *memor sis tui* dans le psaume VI, un autre des psaumes de la pénitence.

47. VIGIL, *Asturias monumental...*, p. 148-151.

48. José VIVES, *Inscripciones cristianas de la España romana y visigoda*, Barcelone, 2^e éd., 1969, n° 534, p. 309-310.

49. C.I.F.M., 3 : *Charente, Charente-Maritime, Deux-Sèvres*, op. cit., p. 123 (Aiffres, Saint-Clément).

50. Épithaphe de Tulgas en 1096, au château de Loarre : A. CANELLAS LOPEZ et A. SAN VICENTE, *Aragon roman*, La Pierre-qui-Vire, 1971, p. 219.

*
**

L'épithaphe a encore fréquemment pour fonction de rappeler à chacun la précarité des choses d'ici-bas et de l'exhorter en conséquence à se bien conduire pour préparer au mieux le passage décisif vers Dieu. Cette leçon morale traduit généralement la volonté du défunt. Dans son testament, en 1294, Godefroi de Landri, chanoine de Saint-Pierre de Lille, demande que sur son tombeau soient inscrits les deux vers suivants :

*SUM QUOD ERIS, QUOD ES IPSE FUI; METAMORPHOSIS ISTA
MUNDANIS REBUS SUBDERE COLLA VETAT,*

Je suis ce que tu seras, ce que tu es, je le fus moi-même; ce changement
interdit de se soumettre aux choses de ce monde⁵¹.

Jean Renard, chanoine de Noyon, mort en 1521, avait copié dans la cathédrale de Noyon une épithaphe très ancienne, gravée sur une pierre tombale, et il avait recommandé de l'inscrire sur son propre monument.

*QUISQUIS ADES, QUI MORTE CADES, STA, RESPICE, PLORA.
SUM QUOD ERIS, MODICUM CINERIS, PRO ME, PRECOR, ORA.*

Qui que tu sois qui te présentes, toi qui es sujet à la mort, arrête-toi, regarde, pleure.
Je suis ce que tu seras, un peu de cendre, je t'en supplie, prie pour moi⁵².

Ces deux vers, à la réserve que le *modicum cineris* est habituellement remplacé par *quod es ipse fui*, se trouvent aussi bien en France qu'en Espagne (Las Huelgas, 1194), en Italie (Rome, Saint-Jean de Latran, XIII^e s.), en Suisse (Saint-Ursanne)⁵³. Une autre formulation, très fréquente dans le sud de la France⁵⁴ — mais on la trouve aussi au-dessus du tombeau de saint Gonzalve au cloître de Silos et dans une épithaphe de Ripoll en 1234⁵⁵ — est la suivante :

*QUI TUMULUM CERNIS CUR NON MORTALIA SPERNIS
TALI NAMQUE DOMO CLAUDITUR OMNIS HOMO*

Toi qui vois ce tombeau, pourquoi ne méprises-tu pas ce qui est mortel,
car tout homme sera enfermé en une semblable demeure.

Devant la mort à quoi servent naissance, honneur, richesse, gloire du monde :

VIVERE, QUID PRODEST? QUID HONOR, QUID GLORIA RERUM?

(rouleau de Vital, abbé de Savigny, 1122)⁵⁶;

SED QUID HONOR, QUID OPES, QUID GLORIA SANGUINIS ALTI?

(épithaphe d'Aliénor de Vermandois, 1213, à Longpont)⁵⁷;

QUID LAUS, QUID PROBITAS, QUID HONOR, QUID FORMA, QUID ARTES?

(épithaphe de l'abbé Richard à Saint-Martin de Trèves, avant 1238)⁵⁸;

51. Karl BAUCH, *Das mittelalterliche Grabbild. Figürliche Grabmäler des 11. bis 15. Jahrhunderts in Europa*, Berlin/New York, 1976, p. 349.

52. Élie FLEURY, «L'épithaphe de Villiers-Rousseville», *Bull. Soc. Antiq. Picardie*, XVIII, 1892/94, p. 36. Ces deux mêmes vers se trouvent aussi dans une épithaphe de la cathédrale d'Amiens (Bibl. nat., fr. 8228, p. 31).

53. *Corpus inscriptionum medii aevi Helvetiae*, II, éd. Chr. JÖRG, Fribourg, 1984, p. 213. L'inscription, incomplète, peut être restituée avec une quasi-certitude :

«[Quisquis ades qui] morte cades, sta, respice plora

[Sum quod eris, quod es ipse ou — ante — fui] pro me, precor, ora.»

54. Voir le commentaire dans *C.I.F.M.*, 13 : *Gard, Lozère, Vaucluse, op. cit.*, p. 40-41.

55. Fray Justo PÉREZ DE URBEL, *El claustro de Silos*, Burgos, 3^e éd., 1984, p. 187.

56. *Rouleaux des morts du IX^e au XV^e s.*, éd. Léopold DELISLE, Paris, 1866, p. 301.

57. Louis DUVAL-ARNOULD, «Quelques inscriptions funéraires de l'abbaye de Longpont», dans *Mélanges Anselme DUMIER*, t. II, col. 4, p. 684.

58. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, n° 364, p. 176.

*GLORIA, QUID GENERIS, QUID HONOR, QUID COPIA PRODEST?
IN MODICUM CINERIS LABITUR OMNE QUOD EST*

(épitaphe de Fernando à Oviedo en 1267, de Didacus à San Salvador de Grandas en 1297)⁵⁹.

La vie est brève, l'homme retournera à la poussière. Il faut donc mépriser ce qui passe pour s'attacher à Dieu. On pourrait ici composer une belle anthologie de méditations épigraphiques sur la mort. Je n'en retiendrai que trois, de dates et de pays différents. Voici d'abord l'épitaphe de l'archevêque Frédéric à Saint-Alban de Mayence au milieu du x^e s. :

*CUM CONSTAT VERE NIHIL ORTUM FINE CARERE
SEMPER HOMO TIMEAS ULTIMA NE PEREAS.
GLORIA, NOBILITAS, SPECIES CUM LAUDE, POTESTAS
SUNT TENUIS FUMUS NOS QUOQUE TERRA SUMUS.
DE QUA PROGENITI DUM DEBITA SOLVIMUS ILLI
DIC : UBI SUNT VITAE GLORIA, DIVITIAE⁶⁰?*

Une des épitaphes composées pour saint Anselme au début du xii^e s. a le même ton empreint plus de stoïcisme que de foi chrétienne :

*QUID SIS ET QUID ERIS, LECTOR, SI NOSCERE QUAERIS
PER ME SCIRE POTES SI MEA FATA NORIS.
ISTUD IDEM FATUM TIBI CREDAS ESSE PARATUM
CUM SIT TERRAE, CINIS, MATERIES HOMINIS,
RELLIGIO, MORUM PROBITAS ET SPLENDOR AVORUM,
LITTERA, DELICIAE FORMAQUE CUM FACIE,
VIVERE SI FACERENT, NON SIC MEA MEMBRA JACERENT
HAC CONSTRICTA DOMO : SIC ERIT OMNIS HOMO⁶¹.*

Même ton dans l'épitaphe du sacriste Pierre au cloître de la cathédrale d'Oviedo en 1252.

*O TU QUI TRANSIS, MORTALIBUS ADDITUS AN SIS,
TECUM DISCERNE CITO PRETEREUNCIA SPERNE
MORS INDISCRETE MAJORA MINORIBUS EQUAT
OMNIA MORS EQUAT CONDICIONE NECAT⁶².*

La conclusion est évidente : « Homme, pourquoi vis-tu dans le mal, puisque tu sais par expérience quelle récompense est préparée pour le juste et quel châtiment pour le méchant ? Corrige ta vie en effaçant tes péchés dans tes larmes »⁶³.

II

Un nombre relativement élevé d'inscriptions ont pour fonction d'assurer la publicité de différents actes publics ou privés. Lorsqu'on étudiera la façon dont les décisions des autorités étaient portées à la connaissance du plus grand nombre, l'annonce faite à la grand-messe dominicale ou le cri du héraut aux lieux les plus fréquentés de la ville auront sans doute la première place. Mais le recours à l'épigraphie occupera dans une étude d'ensemble un chapitre de première importance. L'inscription ne remplace pas la charte ou la bulle, mais elle lui assure la publicité et, par l'emploi d'un matériau plus résistant qu'un parchemin, la durée. Le préfet de Rome Turcius Apronianus

59. VIGIL, *Asturias monumental*..., p. 41 et 393.

60. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, II, n° 228, p. 102.

61. L. DELISLE, « Notice sur vingt manuscrits »..., p. 521-527.

62. VIGIL, *Asturias monumental*..., p. 37.

63. *C.I.F.M.*, 4 : *Limousin, op. cit.*, p. 26, épitaphe d'Hélie, au xiii^e s., à Saint-Martin de Brive (Corrèze) : « ...corrigeres vitam in lacrymis delendo reatus ».

en avait bien conscience lorsqu'il faisait graver sur la pierre un édit, avec ce préambule : « Bien que les actes contiennent l'état de cette décision, il a paru bon de faire afficher cette table qui publie (*publicaret*) l'ordre des choses, pour en garder une plus complète mémoire » (*ad fidem gestorum plenius memorie tradendum*), et le texte d'une longue donation gravée au moyen âge sur deux tables de marbre à Sainte-Marie-Majeure à Rome se termine par cette mention : « Ce texte copié sur des documents authentiques a été gravé sur ces marbres pour plus de sécurité et à l'attention des temps à venir » (*firmitate temporum futurorum*)⁶⁴.

La Rome antique connaissait bien cette pratique de l'inscription sur pierre ou sur bronze d'actes publics ou privés, et tel diplôme de l'empereur Galba en 68, gravé et expédié à ses destinataires, avait été « copié et vérifié d'après la table de bronze qui se trouve fixée à Rome, sur le Capitole, sur l'autel de la *gens* Julia »⁶⁵. Il en alla de même à Byzance, témoin cet édit du ^x s. ordonnant de planter des cyprès dans les cimetières, gravé sur pierre et conservé en la salle des antiquités chrétiennes au Musée des antiquités d'Istanbul. Dans la chrétienté occidentale aussi, nombreuses furent les inscriptions destinées à assurer la publicité à différents actes concernant villes, églises, communautés d'habitants, etc.

Certaines de ces inscriptions assurent la publicité d'actes particulièrement solennels. C'est le cas des privilèges concédés en 1111 par l'empereur Henri V aux habitants de la ville de Spire, à la requête de nombreux évêques et princes : l'acte fut gravé, en lettres d'or, sur les portes de la cathédrale de Spire, avec la représentation de l'empereur « afin que cette concession demeure ferme et intacte en tout âge » (*rata et inconvulsa omni aevo permaneat*), et « en perpétuelle mémoire du privilège » (*in perpetuam specialis privilegii nostri memoriam*). Henri V lui-même avait ordonné de graver cet acte sur les portes de la cathédrale, et la confirmation du privilège par l'empereur Frédéric I^{er} en 1182 fut elle-même gravée sur une table au-dessus de la précédente, avec également une représentation de l'empereur⁶⁶. Ce fut aussi sur la porte de bronze de la cathédrale de Mayence que fut gravé le texte des privilèges concédés à la ville par l'archevêque Adalbert en 1135, transcription intégrale du texte, en deux parties, occupant quatre-vingt-une lignes⁶⁷. On a retrouvé, il y a une vingtaine d'années, à la cathédrale de Ferrare, la majeure partie de la transcription épigraphique des statuts de la ville en date de 1173, là encore avec un texte complet⁶⁸. L'acte peut cependant, dans sa forme épigraphique, être réduit à une courte notice, tel le privilège accordé, en 1184, à la ville de Worms par l'empereur Frédéric I^{er}, qui fut résumé en quelques vers sur une plaque de bronze à la porte de la cathédrale, l'essentiel tenant en une ligne :

*A CENSU CAPITUM SIS LIBERA MUNERE NOSTRO*⁶⁹.

En France trois petites villes du Sud-Est ont gardé ces « chartes lapidaires » qui témoignent encore aujourd'hui des privilèges qui leur furent accordés par leurs seigneurs à la fin du ^{xii} s. et au début du ^{xiii} s. Aymar de Poitiers, comte de Valentinois, avait octroyé à ses hommes de Crest une charte d'affranchissement qui fut jurée en 1181 en l'église Notre-Dame en présence de l'évêque de Die et de nombreux témoins ; le texte fut gravé sur pierre et apposé à la porte de l'église de Crest du côté de la place. En 1198 Géraud Adémar et son cousin Lambert concédaient une semblable charte aux habitants de Monteil, depuis Montélimar, et l'acte gravé sur une belle table de marbre était placé sur les remparts, d'où il fut transporté, en 1825, à l'Hôtel de ville. Les franchises

64. Textes cités par A. DELOYE, « Des chartes lapidaires en France », *Bibl. Éc. des Chartes*, 2^e s., III, 1846, p. 36 et 38.

65. Raymond BLOCH, *L'épigraphie latine*, Paris, 1952, p. 92-93.

66. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, II, n° 152, p. 70-73.

67. *Die Inschriften der Stadt Mainz von frühmittelalterlichen Zeit bis 1650*, par F. V. ARENS et K. F. BAUER, Stuttgart, 1958, n° 10, p. 10-17 (*Die deutschen Inschriften*, 2. Heidelberg Reihe, 2).

68. Adriano FRANCESCHINI, *I frammenti epigrafici degli statuti di Ferrara del 1173 venuti in luce nella cattedrale*, Ferrare, 1969, p. 11-12.

69. A. GIRY, *Manuel de diplomatique*, Paris, 1893, p. 501.

accordées en 1244 aux habitants d'Étoile par Aimar, fils du comte de Valentinois, ont été transcrites sur une longue table de marbre qui fut placée au-dessus de la porte latérale nord de l'église du lieu⁷⁰. C'est à la porte Saint-Fiacre à l'entrée du vieux pont qu'était placée l'inscription lapidaire qui énumérait les concessions de Thibaut V comte de Blois et de sa femme à leurs sujets à la fin du xii^e s.⁷¹. On peut classer dans ces mêmes actes publics concernant les villes l'inscription de 1275, au musée de Viterbe, qui rend compte de la paix conclue après des troubles en la ville et son district⁷².

Bien entendu les privilèges ecclésiastiques, les concessions ou donations obtenues par les églises ont aussi fait l'objet de transcription épigraphique. Dans le mur du chœur de la cathédrale d'Arras on pouvait encore au xviii^e s. voir gravée la charte par laquelle Philippe Auguste accordait la régle à cette église⁷³. Sur une table de plomb était transcrite en l'église cathédrale de Tours la bulle du pape Innocent III qui confirmait la soumission de l'évêché de Dol à l'archevêché de Tours⁷⁴. Dans le cloître de Saint-Jean de Latran à Rome on peut voir la transcription sur pierre de la bulle du pape Grégoire XI proclamant la primauté de la basilique du Latran (23 janvier 1372), primauté réaffirmée par une bulle de Sixte IV de juin 1475 également transcrite intégralement sur pierre ; dans le premier document la bulle est même dessinée recto et verso⁷⁵. Les inscriptions relatives aux droits des églises sont particulièrement nombreuses à Rome. Grégoire le Grand avait fait graver sur deux tables de marbre les legs considérables qu'il avait faits à l'église Saint-Pierre⁷⁶. Sur une colonne est gravée l'intervention du pape Léon au x^e s. contre ceux qui s'attaquent aux biens et aux droits de Saint-Paul-hors-les-Murs⁷⁷. A Saint-Jean-et-Saint-Paul on a écrit sur une table de pierre la liste des biens (*fundi*) de l'église vers le viii^e s., état que le pape Grégoire VII a confirmé au xi^e s. en y ajoutant un nouveau domaine sans doute acquis dans l'intervalle⁷⁸. A Santa Barbara de' Librari ce sont deux particuliers qui renoncent à tout droit sur l'église au xi^e s.⁷⁹ et la liste complète serait longue pour Rome⁸⁰. En Espagne, la fondation et la donation de l'église San Salvador de Fuentes dans les Asturies au début du xi^e s.⁸¹, ou de l'église Santa María de Iguacel en Aragon en 1072⁸² ont fait l'objet d'inscriptions commémoratives qui affirment en même temps des droits précis de propriété. En France on peut citer, parmi d'autres documents épigraphiques, la concession par Pépin le Bref à l'église Saint-Germain-des-Près du fisc de Palaiseau⁸³, une donation faite par un particulier à l'aumônerie de Pierrelatte vers 1100⁸⁴, ou celle du lieu d'Aiguebelle consentie par un seigneur aux moines de Morimond pour y construire une abbaye en 1137⁸⁵. Ces transcriptions épigraphiques ne sont pas

70. Ces chartes, étudiées notamment par A. Deloye et P. Deschamps, seront publiées dans le volume 16 du *C.I.F.M.*

71. A. DELOYE, *op. cit.*, p. 32.

72. Attilio CAROSI, *Le epigrafi medievali di Viterbio (secc. VI-XV)*, Viterbe, 1986, n° 28, p. 82.

73. *Nouveau traité de diplomatique*, par dom TOUSTAIN et dom TASSIN, Paris, II, 1755, p. 536, n. 1.

74. A. DELOYE, *op. cit.*, et dom MORICE, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, I, Paris, 1742, col. 733-768.

75. Ph. LAUER, *Le palais de Latran. Étude historique et archéologique*, Paris, 1911, p. 268-269 et 291.

76. *Nouveau traité de diplomatique*, *op. cit.*, II, p. 536, n. 1.

77. Angelo SILVAGNI, *Monumenta epigraphica christiana saeculo XIII antiquiora quae in Italiae finibus adhuc exstant*, I. *Roma : pars I : Inscriptiones certam temporis notam exhibentes*, Rome, 1943, pl. 38, n° 5.

78. P. Germano Di S. STANISLAO, *La casa celimoniana dei SS. martiri Giovanni e Paolo*, Rome, 1894, p. 479-483, fig. 79 et 80 ; — Id., « Chartes lapidaires de l'église Saint-Jean-et-Saint-Paul à Rome », *Bibl. Éc. des Chartes*, XXXIV, 1873, p. 260-266.

79. Mariano ARMELLINI, *Le chiese di Roma dal secolo IV al XIX*, nouv. éd. par Carlo CECCHELLI, Rome, 1942, p. 501.

80. Enrico DONATO, *Le carte lapidarie di Roma*, Città di Castello, 1912 (catalogue de 111 numéros de Jean II à Pie IX, dont 19 entre Charlemagne et Boniface VIII qui en 1300 donne une indulgence d'un an à qui visitera Saint-Pierre lors du jubilé par lui institué).

81. VIGIL, *Asturias monumental...*, p. 590-592.

82. A. DURAN GUDIOL, « Las inscripciones medievales de la provincia de Huesca », n° 4, p. 32-34.

83. *Nouveau traité de diplomatique*, par TOUSTAIN et TASSIN, II, p. 653.

84. A. DELOYE, *op. cit.*, p. 39-42 et 548.

85. *Gallia christiana*, I, col. 737.

nécessairement gravées sur pierre. La donation de six livres annuelles et son assignation par le pape Innocent III à Subiaco ont fait l'objet d'une bulle, qui a été peinte en l'église inférieure du Sacro Speco avec un portrait du pape, et ce sont sur deux « tapisseries » du ^{xii}^e s. qu'avaient été figurés, avec accompagnement d'inscriptions, les donations et privilèges dont avait bénéficié l'abbaye alsacienne de Murbach, dans l'ordre chronologique, auteurs des concessions et abbés groupés deux par deux, du comte Eberhard et de saint Léger à l'empereur Henri IV et à l'abbé *Erlolfus*⁸⁶.

On a eu recours au témoignage, public et durable, de l'inscription, pour des privilèges, franchises, obligations, droits de toutes sortes. L'affranchissement, à la fin du ^x^e s., du serf Letbert par l'évêque d'Orléans, Jean I^{er}, et Albert, vassal de l'église Sainte-Croix, a été gravé à gauche de la porte principale de la cathédrale⁸⁷, où l'acte avait sans doute été passé, conformément à l'usage établi par les constitutions impériales. Une inscription de 1095, placée à la porte de « Sonsa », rappelait que l'empereur Henri IV avait concédé la liberté à tous les hommes qui viendraient habiter la ville de Viterbe⁸⁸. Aux trois portes de la ville de Blois, avant 1102, on avait gravé la notice d'un accord selon lequel le comte Étienne, la comtesse Adèle et leurs héritiers s'engageaient à ne pas exiger des habitants le droit de *bulagium* à perpétuité, à condition que ceux-ci construisent un mur d'enceinte pour le château⁸⁹. Deux inscriptions de Boppard en Allemagne, du ^{xii}^e s., rappelaient des exemptions accordées en contrepartie de la construction d'une tour et de l'entretien du rempart⁹⁰, une exemption de péage était encastrée à l'extérieur de l'église du Sauveur à Duisbourg pour les habitants tenus de participer aux fortifications⁹¹. A la porte de Saint-Denis à Reims une inscription du ^{xii}^e s. faisait savoir que les habitants des villages des environs, Courcelles, Ausson, Vrigny, Trinqueux, avaient fait cette construction, comme ils y étaient tenus, en échange de quoi ils n'étaient sujets à aucune coutume à titre de prévôté ou de péage⁹². Des tarifs de péage faisaient aussi l'objet d'inscription à Trèves, en Anjou au ^{xii}^e s.⁹³, et à la même date une inscription notifiait — *nolum sil omnibus quod* — que tous les habitants de Duisbourg passant à Coblenze devaient acquitter le péage⁹⁴. On avait aussi recours à une grande inscription, placée à la porte principale de la cathédrale de Trèves, pour faire connaître les privilèges que les archevêques de Cologne et de Trèves avaient accordés aux marchands de Cologne au ^{xii}^e s.⁹⁵.

Les inscriptions étaient encore utilisées pour marquer des limites. A l'ancien évêché de Die une inscription en langue vulgaire, du ^{xiii}^e s., faisait savoir — *sapient tuit cil que sunt* — que le mur en question était mitoyen⁹⁶. La stèle de Konin en Pologne atteste qu'en 1151 elle marquait le point médian du chemin entre Kalisz et Kruszwica, et cinq bornes du ^{xiii}^e s. matérialisaient les limites, en Silésie, de la juridiction des évêques de Breslau, *termini sancti Johannis*⁹⁷. De même à

86. A. GATRIO, *Die Abtei Murbach im Elsass*, Strasbourg, I, 1895, p. 212-214; — *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, II, n° 9, p. 5-6.

87. E. LEFÈVRE-PONTALIS et E. JARRY, « La cathédrale romane d'Orléans », *Bull. monum.*, LXVIII, 1904, p. 329; — TOUSTAIN et TASSIN, II, pl. 28 et p. 621.

88. A. CAROSI, *op. cit.*, p. 20-22.

89. *Nouveau traité de diplomatique*, par TOUSTAIN et TASSIN, II, pl. 35 et p. 454.

90. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, *op. cit.*, n° 449 et 450, p. 210.

91. *Ibid.*, n° 648, p. 297.

92. H. JADART, « Enceinte du moyen âge », dans *Congr. archéol., Reims, 1911*, t. I, Paris-Caen, 1912, p. 17-18; « Sciant quam presentes tam posteri hoc opus factum esse fierique debere a ruricolis Sancte Marie de Curcellis et Aussonno, de Verniaco cum Tencauda, nec aliam ab eis prepositura vel teloneo consuetudinem exigendam ».

93. Jacques MALLET, « Le prieuré Saint-Macé en Anjou », dans *Mélanges René Crozet*, Poitiers, I, 1966, p. 668.

94. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, II, n° 454, p. 211.

95. *Ibid.*, n° 351, p. 170.

96. CASTELLANE, *Inscriptions du v^e au xvi^e s., recueillies principalement dans le Midi de la France*, Toulouse, 1838, p. 270 [lecture corrigée d'après photo].

97. Teresa DUNIN-WĄSOWICZ, « Miscellanea Poloniae epigraphica », *Epigraphica*, XXXVIII, 1976, p. 88-92 et 101-108.

Heppenheim une grande inscription sur pierre donnait les limites de l'église à la date de 805, *Hec est terminalio istius ecclesie*⁹⁸.

Cette fonction publicitaire d'actes publics ou privés fait que bon nombre des inscriptions de cette catégorie emploient des expressions propres à la diplomatie. Elle marque bien aussi la différence entre actes diplomatiques et inscriptions. Les premiers fondent des droits, les secondes ont seulement pour rôle de rappeler ces droits et de les faire largement connaître à tous, sans avoir en elles-même de valeur juridique.

III

On peut mettre à part, dans l'épigraphie médiévale, les inscriptions commémoratives qui, à l'instar d'annales ou de chroniques, ont pour fonction de rappeler un événement. C'est une fonction qui est de tous les temps, témoins, parmi mille exemples, deux inscriptions de 1889 sur la façade de l'hôtel de ville d'une petite commune du Quercy rappelant le centenaire de la Révolution⁹⁹, ou la plaque laissée sur la lune par les hommes qui y posèrent pour la première fois le pied en 1969¹⁰⁰. Trois inscriptions commémorent la construction, au temps du pape Léon IV au milieu du ix^e s., d'un mur d'enceinte autour de la basilique Saint-Pierre de Rome¹⁰¹. Dans la salle basse du clocher de Daumazan-sur-Arize une inscription lapidaire indique qu'«en l'an mil cent moins un, alors que déjà Phoebus avait promené sa lumière quinze fois en juillet» les Francs avaient pris Jérusalem¹⁰². Les travaux de construction de l'église Saint-Gilles-du-Gard ont commencé le 3 avril 1116, nous dit une inscription à l'extérieur de l'église¹⁰³. L'église de Willich a été construite en 1146, année de grande pénurie pour les céréales¹⁰⁴. On trouve à Aguilar en Castille plusieurs inscriptions d'achèvement de travaux¹⁰⁵. A Rome est indiquée à la façade de Santa Maria sopra Minerve la hauteur atteinte par une crue du Tibre, ce qui se trouve aussi noté en 1277 sur un mur de la via del Banco di S. Spirito¹⁰⁶. Au clocher de la petite église poitevine d'Haims est gravé :

L'AN DE GRACE M CCC XXXIX FUT FET DE TOMBES, FET FUT DE TOMBES CET CLOCHER.

Mais, au moins pour les documents épigraphiques qui nous sont parvenus, les inscriptions sont rarement seulement commémoratives. La célèbre broderie de Bayeux est bien la représentation figurée de la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, et les inscriptions qui l'accompagnent ne sont que descriptives. Pourtant une croix est tracée lorsque le duc Guillaume est figuré pour la première fois, et une autre croix lorsqu'il s'embarque pour l'Angleterre. Document commémoratif, certes, mais aussi extraordinaire réalisation «publicitaire» à la gloire du Conquérant, avec une présentation des faits qui justifie son intervention. Le plus souvent les

98. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, II, n° 193, p. 187.

99. A Catus (Lot) : «5 mai 1889. Centenaire de la première séance des États généraux qui délivrèrent le peuple de la servitude des seigneurs, proclamèrent l'égalité des droits et la fraternité humaine»; «14 juillet 1889. Centenaire de la prise de la Bastille, prison forteresse du despotisme où l'on enfermait sans jugement les défenseurs du peuple».

100. «Here men from the planet Earth first set foot upon the Moon July 1969 A.D. We came in peace for all mankind» (avec les signatures des trois astronautes et du président des États-Unis).

101. O. MARUCCI, *Éléments d'archéologie chrétienne. Notions générales*, Paris/Rome, 1899, p. 252-253.

102. *C.I.F.M.*, 8 : Ariège, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées, Tarn-et-Garonne, éd. R. FAVREAU, J. MICHAUD, B. LEPLANT, Paris, 1982, p. 8.

103. *Ibid.*, 13 : Gard, Lozère, Vaucluse, *op. cit.*, p. 70.

104. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, II, n° 624, p. 288.

105. Miguel Ángel GARCÍA GUINEA, *El arte románico en Palencia*, Palencia, 1961, p. 189 et 254 : inscriptions de 1041, 1209 (au Musée archéologique national à Madrid), et 1213.

106. V. FORCELLA, *Iscrizioni delle chiese e di altri edifici di Roma dal sec. XI ai giorni nostri*, XIII, Rome, 1879, n° 424, p. 210.

inscriptions qui commémorent une réalisation comportent le nom du commanditaire, de celui qui a commandé et financé l'œuvre, qui a présidé aux travaux, ou/et le nom de l'artiste qui a réalisé l'œuvre. Il s'agit, à l'évidence, d'abord du souci de voir son nom passer à la postérité. Empereurs, grands fonctionnaires, notables avaient souvent eu leurs noms inscrits sur les monuments de l'empire romain. Dès les premières inscriptions chrétiennes, rois, évêques, prêtres ne manquent pas de rappeler qu'ils ont fait faire une toiture, une mosaïque, une église, une cathédrale, un portique, etc., et qu'ils l'ont fait faire à leurs frais, *sumplu proprio, suis sumptibus*¹⁰⁷. L'empereur Justin II et sa femme ont leur nom sur la croix, par eux donnée, qui est conservée au trésor de Saint-Pierre du Vatican, la très glorieuse reine Theodelinde rappelle, sur la reliure d'orfèvrerie qu'elle «offre» à Monza, qu'elle a aussi fondé l'église Saint-Jean-Baptiste près de son palais, et sur le trésor de La Fuente de Guarrazar on trouve un *Reccesvinthus rex offert*. Les donateurs peuvent être beaucoup moins importants, tels Mumma sur la châsse de Saint-Benoît-sur-Loire, ou l'erigua Flammola à Quintanilla de las Viñas. Si les mentions de commanditaires sont en général brèves aux premiers siècles, elles ont par la suite tendance à prendre de l'ampleur. Les travaux réalisés par le pape Nicolas III en 1278, palais, chapelle, maisons, mur d'enceinte du Vatican, sont soigneusement énumérés, le pape est qualifié de *sanctissimus pater*, et on indique qu'il était romain, de la famille des Orsini¹⁰⁸. Si l'on considère les inscriptions conservées à Viterbe pour le dernier tiers du XIII^e s., qui rappellent la construction d'un aqueduc, d'un mur, de deux tours, et la restauration d'une fontaine, on voit que dans chacune d'entre elles le chef de la cité qui a fait faire ces travaux est nommé avec les plus grands éloges, Raniero Gatti, de noble origine (*stirps clara*), par la grâce de Dieu capitaine de la ville, «prudent», «aimant la paix et cultivant la justice», Arturo, de noble souche (*clara stirpe*), capitaine respecté de tous et bienveillant dans sa charge, ou encore noble homme Corrado del Branca, podestat de la cité, honoré pour son heureux gouvernement¹⁰⁹. Les inscriptions commémoratives peuvent aussi se borner à citer les autorités en place au moment de l'événement, fin d'un pont en 1346 à Savone¹¹⁰ ou pose de la première pierre d'une tour à Dossenheim en 1385¹¹¹.

Dans les inscriptions qui fournissent le nom du commanditaire de l'œuvre, on peut, en général, distinguer une double fonction, garder la mémoire et demander des prières, cette seconde fonction s'imposant à nous du fait que le très grand nombre de ces inscriptions nous sont conservées sur des monuments ou des objets religieux. Le pape Pascal I^{er} (817-824) a laissé son nom à Rome sur les mosaïques de Sainte-Praxède (abside, oratoire Saint-Zénon), de Sainte-Marie-in-Domnica, de Sainte-Cécile, et sur le coffret d'argent et le reliquaire en forme de croix conservés au Musée du Vatican. Il espère bien, de ce fait, mériter d'accéder au ciel : *Fretus ut his limen mereatur adire polorum*¹¹². Les rois des Asturies ont laissé leur nom et celui de leur femme dans une série d'inscriptions d'Oviedo au IX^e et au début du X^e s. : le prince Ranimire et sa femme la reine Paterne, dans une inscription de 848 à Santa Maria de Naranco, rappellent qu'ils ont rénové l'église et demandent qu'en retour le pardon de leurs péchés leur soit accordé¹¹³. De saint Dunstan, au X^e s., on connaît une série d'inscriptions de donations, et sur un manuscrit d'Oxford il est représenté prosterné aux pieds du Christ et lui demandant sa protection : *Dunslannum*

107. E. DIEHL, *Inscriptiones latinae christianae veteres*, I, Berlin, 1925, n° 1773-1774, p. 346-347 ; n° 1793, p. 351 ; n° 1798, p. 352 ; n° 1844, p. 363.

108. V. FORCELLA, *Iscrizioni ... di Roma ...*, NHI, 1879, n° 2, p. 25.

109. A. CAROSI, *Le epigrafi medievali di Viterbo ...*, n° 22, p. 66 ; n° 23, p. 70 ; n° 27, p. 76 ; n° 30, p. 86 ; n° 33, p. 98.

110. *Corpus inscriptionum medi aevi Liguria*, I, Saronno, Vado, Quiliano, éd. Carlo VABALDO, Gênes, 1978, n° 5, p. 46.

111. *Die Inschriften der Stadt und des Landkreises Heidelberg*, par Renate NEUMÜLLERS-KLAUSER, Stuttgart, 1970, n° 56, p. 35 (Die deutschen Inschriften, 2).

112. A. SILVAGNI, *Monumenta epigraphica christiana ...*, I, Roma, pars I, pl. 33-1 ; - *Le liber pontificalis*, éd. Louis DUCHESNE, H. Paris, 2^e éd., 1955, p. 63.

113. Joaquín MANZANARES RODRÍGUEZ, *Itinerario monumental de Oviedo*, Oviedo, 1960, p. 112.

*memel clemens rogo, Christe, luere*¹¹⁴. L'empereur Henri II, lui aussi souvent cité dans les inscriptions qui mentionnent ses donations, en attend très précisément la récompense (*merces*) céleste¹¹⁵. A Hildesheim, en ce même début du XI^e s., le nom de l'évêque Bernward est partout, sur les portes de bronze de la cathédrale, sur un crucifix d'argent, un chandelier, des évangélistes et un sacramentaire du trésor de la cathédrale. Il demande qu'on se souvienne de lui — *ob monumentum sui* —, que Dieu voie son œuvre — *cerne Deus* — et qu'Il lui soit miséricordieux — *Sis pia, quaeso, tuo Bernwardo, trina potestas*¹¹⁶. Au siècle suivant l'abbé Suger, dont nous savons, par ses écrits, la part qu'il prit dans les travaux de Saint-Denis, a composé de nombreuses inscriptions, où il fait régulièrement figurer son nom, et il s'est fait représenter au linteau du portail occidental de l'abbatiale, sous le Jugement dernier, agenouillé aux pieds du Christ et lui demandant de le compter dans son troupeau :

*SUSCIPE VOTA TUI, JUDEX DISTRICTE, SUGERI
INTER OVES PROPRIAS FAC ME CLEMENTER HABERI*¹¹⁷.

La demande de prières, l'espoir de voir leurs libéralités récompensées dans l'au-delà sont fréquemment exprimés dans les inscriptions qui rappellent la part des donateurs même plus modestes. Ces inscriptions sont souvent placées à la vue de tous, et font un appel direct à tous ceux qui pourront les voir. L'inscription de Pantaleon, sur les portes de bronze de San Michele à Monte Sant'Angelo en 1076, en est un bon exemple :

✠ *ROGO VOS OMNES QUI HIC VENITIS CAUSA ORATIONIS UT PRIUS INSPICIATIS TAM
PULCHRUM LABOREM ET SIC INTRANTES PRECAMINI DOMINUM, PRONI, PRO ANIMA
PANTALEONIS QUI FUIT AUCTOR HUIUS LABORIS.*

✠ *O SUMME PRINCEPS MICHAEL, NOS TE ROGAMUS QUI VENIMUS ADORANDUM,
TUAM GRATIAM UT NOSTRIS PRECIBUS AUDIAS PRO AUCTORIS HUIUS ANIMA, UT
NOBISCUM FRUATUR SEMPTERNA GAUDIA, QUI TUI NOMINIS SANCTITAS FECIT
DECORARE TALIA*¹¹⁸.

Une inscription qui mentionne la dédicace de la Vera Cruz à Ségovie en 1209 demande que tous ceux qui ont participé à la fondation aient place dans les cieux¹¹⁹. Le donateur, au XII^e s., d'un pupitre de marbre qui existait en l'église S. Giacomo alla Longara à Rome, «fait savoir à tous ceux qui sont instruits dans l'art de lire» (*nolum sil cunctis instructis norma legendi*), qu'il a fait réaliser cette œuvre pour la louange de la Vierge et de saint Nicolas¹²⁰. A l'intérieur de l'église Saint-Paul de Narbonne, une inscription nous apprend qu'en 1224 l'abbé *Robaldus*, venu de Pavie, agrandit l'édifice et fit refaire des toitures effondrées, et elle se termine par une prière pour que le Christ lui donne en récompense (*pro mercede*) de vivre avec lui au ciel¹²¹. Le chevalier Pierre de Castelnau, citoyen de Toulouse, qui fait ériger une fontaine à Ramonville-Saint-Agne en 1270, déclare le faire en l'honneur de Dieu et de Marie, «en l'honneur de tout le genre humain et pour la

114. Elzbieta TEMPLE, *Anglo-Saxon Manuscripts 900-1066*, Londres, 1976, n° 11, p. 41, ill. 41 (A Survey of Manuscripts Illuminated in the British Isles, éd. J. J. G. ALEXANDER, vol. II).

115. Ambon d'Aix-la-Chapelle (*Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, II, n° 484, p. 224).

116. Francis J. TSCHAN, *Saint Bernward of Hildesheim*, II, Notre-Dame Indiana, 1951, p. 125-127, et III, pl. n° 104 et 105 (reliure de l'évangélaire de la cathédrale d'Hildesheim, ms. 18). Voir Wilhelm BERGES, *Die älteren Hildesheimer Inschriften bis zum Tode Bischof Hezilos († 1079)*, Göttingen, 1983 (Abhandl. Akad. Wiss. im Göttingen. Philolog.-histor. Kl., 3^e s., 131).

117. SUGER, *De rebus in administratione sua gestis. Œuvres complètes de Suger*, éd. A. LECOY DE LA MARCHE, Paris, 1867, p. 189; — Philippe VERDIER, «Saint-Denis et la tradition carolingienne des *tituli*. Le *De rebus in administratione sua* de Suger», dans *La chanson de geste et le mythe carolingien. Mélanges René Louis*, I, Saint-Père-sous-Vézelay, 1982, p. 344.

118. Guglielmo MATTHIAE, *Le porte bronzee bizantine in Italia*, Rome, 1971, p. 83.

119. Don A. RODRIGUEZ, *Castille romane*, II, La Pierre-qui-Vire, 1966, p. 251 : «Hec sacra fundantes celesti sede locutura».

120. V. FORCELLA, *Iscrizioni ... di Roma ...*, VI, 1875, n° 1060, p. 323.

121. C.I.F.M., 12 : *Aude, Hérault, op. cit.*, n° 34, p. 53-54.

rédemption de ses péchés»¹²². Pierre de Montbrun, qui fait construire en trois ans la chapelle Sainte-Madeleine à Narbonne (1273-1276), ne manque pas de rappeler sa brillante ascension qui, de camérier du siège apostolique et de notaire l'a mené sur le siège archiépiscopal de Narbonne, et il termine par la requête : *Ora te pro eo*¹²³. Dans l'inscription de fondation de la Maison-Dieu de Viterbe en 1303, placée à l'origine sur la façade de l'établissement, le chevalier de la ville qui avait fondé et doté la maison sur ses biens demandait le pardon de ses péchés et la prière des pauvres pour que Dieu ait pitié de son âme et de celle de sa femme¹²⁴. C'est du *Memento* du canon de la messe¹²⁵ que le donateur des portes de bronze de la cathédrale de Ravello, Serge Musetula, s'inspire en 1179 : dans un premier texte il demande au Seigneur de se souvenir de lui, de sa femme, de leurs deux fils et de leur fille, dans une deuxième prière il demande l'aide du Seigneur pour lui-même (*Memento, Domine, famuli tui Sergii Mussetulae de Jordane*)¹²⁶.

Les inscriptions de noms d'artistes se comptent par centaines et sont sans doute plus nombreuses que celles réservées aux donateurs et commanditaires. Elles répondent à la même double fonction de glorification personnelle, ici-bas et dans l'Au-delà, et de demande de prières. Le plus généralement le nom est donné seul, Benedetto Antelami, maître Nicolas de Verdun, frère Hugues d'Oignies, etc., avec le seul verbe *fecit*. La place très évidente réservée au nom peut compenser la brièveté du texte, par exemple la situation, au milieu du linteau, du : *Gislebertus me fecit*, sous le magnifique tympan du Jugement dernier à la cathédrale Saint-Lazare d'Autun, ou du : *Girauldus fecit istas portas* sous le tympan de l'ancienne église Saint-Ursin de Bourges. La qualité de l'artiste et de son œuvre est parfois soulignée, ainsi à Toulouse celle de Gilbert, *vir non incertus*¹²⁷, ou à Autun du moine Martin qui a sculpté dans la pierre une œuvre d'une admirable beauté, *mirabili arte*¹²⁸. Mais nulle part autant qu'en Italie, à partir du XIII^e s., l'importance de l'artiste n'est mise en relief. Il y a d'abord quelques noms très connus. A la cathédrale de Modène, au XIII^e s., Lanfranc a été maître d'œuvre :

*INGENIO CLARUS LANFRANCUS DOCTUS ET APTUS
EST OPERIS PRINCEPS RECTORQUE MAGISTER*

et par l'éclat de sa sculpture Guillaume a mérité d'avoir son épitaphe placée en la façade même de la cathédrale :

*INTER SCULTORES QUANTO SIS DIGNUS ONORE
CLARET SCULTURA NUNC WILLIGELME TUA*¹²⁹.

Aux cathédrales de Ferrare et de Vérone et à San Zeno de Vérone on a la signature de Nicolas, l'habile artiste sculpteur que tous ceux qui verront ses œuvres loueront par tous les siècles :

*ARTIFICEM GNARUM QUI SCULPSEKIT HAEC NICHOLAUM
HUNC CONCURRENTES LAUDANT PER SAECULA GENTES*¹³⁰.

Par la suite, au XIII^e s., la louange de l'artiste se complait dans le superlatif : Jean, *civis romanus doctissimus* à San Pietro d'Alba, Anseramus de Trani, *summus qui sculptor in arte refulsit* à Bari,

122. C.I.F.M., 8 : Ariège, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées, Tarn-et-Garonne, *op. cit.*, n° 8 bis, p. 43.

123. C.I.F.M., 12 : Aude, Hérault, *op. cit.*, n° 39, p. 59-60.

124. A. CAROSI, *Le epigrafi medievale di Viterbo*..., n° 37, p. 104-105.

125. «Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum...».

126. Ursula MENDE, *Die Bronzelüren des Mittelalters 800-1200*, Munich, 1983, p. 165-166.

127. C.I.F.M., 7 : Ville de Toulouse, *op. cit.*, p. 64.

128. Victor TERRET, *La sculpture bourguignonne aux XII^e et XIII^e s. Ses origines et ses sources d'inspiration*, Autun, 1925, II, p. 61 (tombeau de saint Lazare).

129. Lanfranco e Willigelmo. *Il duomo di Modena*, Modène, 1984, p. 361 et ss. : «Epigrafia : la testimonianza delle iscrizioni», par Augusto CAMPANA (p. 363-403) ; — Roberto SALVINI, *Willigelmo e le origini della scultura romanica*, Milan, 1961.

130. David M. ROBB, «Niccolò : A North Italian Sculptor of the Twelfth Century», *Art Bulletin*, XII, 1930, p. 374-420.

maître Nicolas, à la *docta manus*, à la cathédrale de Bitonto, Laurent et son fils Jacques, *magistri doctissimi romani*, à Cività Castellana, maître Renaud qui à Pise réalise, *mire, sollerte, ingeniose*, une «œuvre aussi admirable que précieuse», Nicolas de Pise, le sculpteur dont il faut louer «dignement la main si bien instruite» (*digne tam bene docta manus*), Gui de Côme, à Pistoia, sculpteur *doctus in arte*, qui doit être «loué», Melchior, *faber operis laudabilis*, à Rapolla, Peregrinus, à Sessa, dont «l'œuvre est éclatante», Solsternus, à Spolète, *doctor ... hac summus in arte modernus*, etc. Souvent, dans ces textes, reviennent le verbe *laudare*, le mot *laus*, pour attester de la louange qu'il faut réserver à l'artiste¹³¹.

La fonction de la prière sollicitée par l'artiste, en considération de son œuvre, est beaucoup moins souvent exprimée que dans le cas du commanditaire. Sur la croix d'ivoire de Gunhild, du XI^e s., au musée de Copenhague, le sculpteur Liutger demande à tous ceux qui ont foi dans le Christ en croix de faire mémoire de lui dans leurs prières¹³². En l'église San Salvador de Nogal de las Huertas en 1063 le sculpteur Xemenus demande simplement : *Orate pro eo*¹³³, et en la petite église de Carennac, sous le porche, on lit : *Girbertus cementarius fecit istum portarium benedicta sit anima ejus*¹³⁴. Ce sentiment que l'artiste a de l'importance de son œuvre se retrouve dans les manuscrits, un domaine proche de l'épigraphie. Parmi des centaines d'exemples on peut en citer deux particulièrement éloquents à ce sujet. Dans un manuscrit du XII^e s., à Cambridge, le scribe et moine Eadwine est portraituré, avec un dialogue entre le scribe et son écrit ; le scribe dit : «Je suis le prince des scribes, et ni ma louange ni ma renommée ne doivent périr. Ce que je suis, ma lettre le proclame». La lettre répond : «Ton écriture, Eadwine, toi que représente cette figure peinte, te montre vivant, par ta renommée, pour les siècles. La beauté de ce livre témoigne de ton génie». Aux dernières lignes se trouve une prière pour que Dieu ait pour agréables le manuscrit offert et son auteur¹³⁵. De même Robert d'Eu, scribe de l'abbaye de Foucarmont, au début du XIII^e s., ne craint pas d'écrire à la fin du manuscrit qu'il a copié : *Scriptor laudetur, Robertus de Augo, et hunc veneretur curia celestis ..., celibus associetur sanctorum*¹³⁶. Ces inscriptions célébrant le commanditaire et l'auteur ont des fonctions pour partie comparables à celles des épitaphes : assurer la pérennité du nom, demander des prières, mais elles s'en différencient par la volonté de célébrer l'œuvre, et, par elle, la qualité de celui qui l'a permise ou réalisée.

131. Sur les artistes et leurs signatures épigraphiques on peut voir, notamment : *Artistes, artisans et production artistique au moyen âge. Colloque international Rennes, 1983*, éd. Xavier BARRAL I ALTET, vol. I, *Les hommes*, Paris, 1986 ; — Peter Cornelius CLAUSSEN, «Früher Künstlerstolz mittelalterliche Signaturen als Quelle der Kunstsoziologie», dans *Bauwerk und Bildwerk im Hochmittelalter. Anschauliche Beiträge zur Kultur und Sozialgeschichte*, 1981, p. 7-34. — Id., «Künstlerinschriften», dans *Ornamenta ecclesiae. Kunst und Künstler der Romanik*, Cologne, 1985, I, p. 263-276 ; — DIDRON, «Artistes du moyen âge», *Annales archéologiques*, I, 1844, p. 76-82 ; — Johann Michael FRITZ, *Goldschmiedekunst der Golik in Mitteleuropa*, Munich, 1982, p. 340-345 (Inschriften und Signaturen) ; — L. KALINOWSKI, «O nowo odkrytych inskrypcjach na dzwiaz Gnieźnińskich», dans Michała WALICKIEGO, *Drzwi Gnieźnińskie*, t. II, Wrocław, 1959, p. 392-409 (Pánstwowý Instytut Sztuki) ; — E. LEFÈVRE-PONTALIS, «Répertoire des architectes, maçons, sculpteurs, charpentiers et ouvriers français au XI^e et au XII^e s.», *Bull. monum.*, 1911, p. 423-468 ; — F. DE MÉLY, «Nos vieilles cathédrales et leurs maîtres d'œuvre», *Rev. archéol.*, 5^e s., XI, 1920, p. 290-362 ; XIII, 1921, p. 77-107 ; — Id., «Signatures de primitifs XI-XII^e s. De Cluny à Compostelle», *Gazette des Beaux-Arts*, LXVI/2, 1924, p. 1-24.

132. «Qui in Christum crucifixum credunt, Liutgeri memoriam orando faciant, qui me sculpserrat ...» (John BECKWITH, *Ivory Carvings in Early Medieval England*, Londres, 1972, n° 44, p. 127, et fig. 82-87).

133. Miguel Ángel GARCÍA GUINEA, *El arte románico en Palencia*, op. cit., p. 89, pl. 34.

134. *C.I.F.M.*, 9 : *Aveyron, Lot, Tarn*, éd. R. FAVREAU, J. MICHAUD, B. LEPLANT, Paris, 1984, p. 94.

135. Georges ZARNECKI, «The Eadwine Portrait», dans *Études d'art médiéval offertes à Louis GRODECKI*, Paris, 1981, p. 93-98.

136. *Catalogue des manuscrits en écriture latine portant des indications de date, de lieu ou de copiste*, par Ch. SAMARAN et R. MARICHAL, t. 2, Paris, 1962, p. 17. Ce sentiment qu'a l'artiste de son art est de tous les temps. Sur une stèle du musée du Louvre un artiste égyptien du Moyen Empire a écrit : «Je connais le mystère des paroles divines, la conduite des actes liturgiques. Toute magie je m'en suis muni sans que rien ne m'en échappe. C'est que je suis un artiste accompli dans mon art, un homme tout à fait distingué par ma science...» (Fr. DAUMAS, *La civilisation de l'Égypte pharaonique*, Paris, 1965, p. 433).

IV

Beaucoup d'inscriptions s'inspirent de la liturgie, dont on sait la place essentielle qu'elle tient dans la vie des moines ou du clergé séculier. Quand on se pose la question de déterminer si des inscriptions avaient une fonction particulière dans la liturgie, il semble, de prime abord, que la réponse ne puisse être que positive, mais la formulation en est moins aisée que dans d'autres domaines, car cette catégorie d'inscriptions a un caractère moins tranché que d'autres, et les textes épigraphiques offrent moins de renseignements directs sur cette fonction.

On peut naturellement retenir les inscriptions de dédicaces d'église et de consécration d'autel parmi celles qui ont une fonction propre dans la liturgie. Ces cérémonies sont particulièrement solennelles, la fête de dédicace fait partie des grandes fêtes du calendrier liturgique de chaque église. L'église doit avoir fait l'objet d'une dédicace par un évêque, l'autel avoir été doté de reliques et consacré pour que les cérémonies du culte puissent se dérouler normalement. Il est donc fort important que soient transcrits à la vue de tous les témoignages de ces dédicaces et consécration, qui en même temps rappellent la date anniversaire de la dédicace et le nom des saints vénérés dans l'église.

Les inscriptions de dédicace sont très nombreuses, dès les premiers siècles de l'Église. Le plus souvent gravées dans la pierre pour leur assurer la durée, elles sont placées à l'extérieur, près d'une porte de l'église, ou dans le chœur. Elles renseignent sur le(s) prélat(s) consécuteur(s), la date de la dédicace, le(s) patron(s) de l'église. Quelques exemples seront ici donnés à partir des inscriptions de la province de Burgos. A Villamartin de Sotoscueva est conservé le texte suivant :

*SIT PAX INTRANTI, SIT GRACIA DIGNA PRECANTI.
III IDUS AUGUSTI DEDICATA FUIT ECCLESIA SANCTI STEPHANI,
PER MANUM DOMINI PETRI, BURGENSIS EPISCOPI, NOTO DIE IN
FESTO SANCTI LAURENTII, ERA MCCXIII*¹³⁷.

Ainsi nous savons que l'église Saint-Étienne fut dédiée le dimanche 10 août 1175 par l'évêque de Burgos, don Pedro Perez, le texte s'adressant au fidèle à qui on souhaite, à son entrée dans l'église, la paix de Dieu, en une formule métrique, dont on trouve d'autres exemples dans l'épigraphie d'Occident à cette époque. Le dimanche « 7 novembre 1199 l'évêque de Burgos Marin a dédié l'église Saint-Pierre, au temps de l'abbé Martin », lit-on à droite du portail de la collégiale de Cervatos¹³⁸. C'est à l'intérieur de l'ermitage de San Pantaleón de Losa qu'est fixée l'inscription de « consécration de l'église par l'évêque de Burgos, Garsias, en la première année de son pontificat, le 27 février 1207 »¹³⁹. L'inscription emprunte souvent à la liturgie de la dédicace. Ainsi la dédicace du prieuré de San Frutos par l'archevêque de Tolède en 1100 est précédée d'un *Hec est domus Domini* qui est un verset plusieurs fois répété dans le commun de la dédicace d'une église¹⁴⁰. Dans le mur de l'église de Neila un texte, du XI-XII s., est une prière de bénédiction pour l'église et les fidèles qui viendront y prier :

*BENDIC, DOMINE, DOMUM ISTAM QUAM EDIFICABI NOMINI TUO
BENIENTIUM IN LOCO ISTO EXAUDI PRECES IN EXCELSO SOLIO
GLORIE TUE*¹⁴¹.

137. José PEREZ CARMONA, *Arquitectura y escultura románicas en la provincia de Burgos*, Burgos, 1959, p. 40-41.

138. Dom L.-M. DE LOJENDIO, *Castille romane*, 1, La Pierre-qui-Vire, 1966, p. 120-122.

139. *Ibid.*, p. 206 ; — J. PEREZ CARMONA, *op. cit.*, p. 45.

140. Dom Marius FEROTIN, *Histoire de l'abbaye de Silos*, Paris, 1897, p. 297 et pl. 10.

141. José VIVES, *Inscripciones cristianas*..., n° 560, p. 319. L'auteur restitue l'inscription aux XI-XII s., époque de construction de l'église.

Là aussi il s'agit d'un texte appartenant à l'office de la dédicace d'une église¹⁴². On aurait pu prendre pour exemple les dizaines d'inscriptions très développées conservées dans les églises de Rome pour les XI^e-XIII^e s. On y aurait trouvé, avec beaucoup plus de pompe, les éléments : date, prélat consécrateur, patronage, fournis à l'intention des clercs et des fidèles. La volonté de garder la mémoire de cette date essentielle est clairement manifestée par l'abbé Suger qui fait inscrire à la façade de son église de Saint-Denis l'année de sa consécration « afin qu'elle ne tombe pas dans l'oubli »¹⁴³.

Les inscriptions de consécration d'autel, gravées ou parfois peintes, ont leur place naturelle dans le chœur, le plus souvent sur la table même de l'autel. Le concile de Trèves de 1310 ordonnait de placer en chaque église, devant, derrière ou sur l'autel, une image, une sculpture, un texte ou une peinture (*imago vel sculptura vel scriptura vel pictura*) désignant expressément et manifestant à chacun (*cuilibet intuenti manifestans*), en l'honneur de quel saint l'autel était établi¹⁴⁴. Les inscriptions de consécration d'autel sont de facture proche des inscriptions de dédicace, mais l'état des reliques conservées dans l'autel en constitue une partie importante. C'est par dizaines que dans chaque pays on peut relever ces inscriptions et des listes de saints vénérés dans l'église. Le concile de Toulouse de 1590 prescrivait même de tenir dans chaque église des tableaux offrant au public les noms de toutes les reliques qui pouvaient y être vénérées¹⁴⁵. Cette volonté de faire connaître aux fidèles les reliques de chaque église est exprimée dans une inscription du musée de Pavie, de 800 environ, adressée à tous ceux qui viennent (*quicumque venitis*) en l'église de S. Giovanni in Borgo, pour leur apprendre (*discatis*) combien grand est le trésor des reliques qui y sont conservées et leur en fournir l'état¹⁴⁶, ou dans une inscription de 1122 conservée au musée de León : *scilicet in ea reliquias esse conditas* ..., « Sachez qu'en cette église sont déposées les reliques du Saint Sauveur, de sainte Marie, de saint Pierre, de saint Paul et de tous les saints »¹⁴⁷ ou encore sur une plaque de marbre située derrière le maître-autel de l'abbatiale de Condom : « Si tu souhaites, lecteur, connaître les reliques sacrées conservées ici vénère ce lieu orné d'une inscription »¹⁴⁸.

Les translations de reliques faisaient aussi l'objet et de célébration liturgique et d'inscriptions. Raban Maur nous en est un précieux témoin, à travers la vie que lui a consacrée Rodolphe Scholastique, son disciple. Raban fait apporter en son abbaye de Fulda les ossements des martyrs Alexandre et Fabien, les fait placer avec grand honneur en l'église Notre-Dame, et y ajoute des vers, écrits en lettres d'or, qui précisent par qui, d'où et pour qui ces reliques ont été transférées¹⁴⁹. Cette longue inscription se termine par une adresse aux fidèles :

VOS QUOQUE QUI INTRASTIS TEMPLUM, ISTOS CUM PRECE FUSA
PATRONOS VOBIS QUÆRITE IN AUXILIUM.

De la même manière Raban porte en l'église Saint-Jean-Baptiste les reliques des martyrs Urbain et Quirin, et les accompagne d'une inscription de seize vers qui raconte la translation et se termine par une prière.

142. *Corpus antiphonalium officii*, vol. 3, *Inviolatoria et antiphonae*, éd. René-Jean HESBERT, Rome, 1968, p. 84.

143. SUGER, *De rebus in administratione sua gestis*, éd. A. LECOY DE LA MARCHE, p. 188 : « litteris enim cupro deauratis consecrationis annum intitulari, ne oblivioni traderetur, praecepimus hoc modo... », Ph. VERDIER, *op. cit.*, p. 342.

144. *Thesaurus novus anecdotorum* ..., par E. MARTÈNE et U. DURAND, IV, Paris, 1917, col. 254.

145. *Sacrosancta concilia* ..., éd. Ph. LABBÉ et G. COSSART, XV, Paris, 1672, col. 1400 : « Appensae vel affixae singulis ecclesiis tabellae reliquiarum omnium nomina publice descripte proponuntur » (cap. XI, § 3).

146. G. PANAZZA, *Lapidi e sculture ... di Pavia*, n° 95, p. 274.

147. Manuel GÓMEZ MORENO, *Catálogo monumental de España. Provincia de León (1906-1908)*, Madrid, 1925, p. 318.

148. *C.I.F.M.*, 6 : Gers, Landes, Lot-et-Garonne, Pyrénées-Atlantiques, éd. R. FAVREAU, B. LEPLANT, J. MICHAUD, Paris, 1981, p. 40-41.

149. *B. Rabani Mauri Vita, auctore Rudolfo Scholastico*, P.L., CVII, col. 49 : « addens etiam versus quibus, unde et quo et ad quem translati sunt declarantur, metrica lege compositos et litteris aureis scriptos ».

*DEPOSCENS OMNES TEMPLUM QUI GRESSIBUS INTRANT,
IPSUM UT COMMENDENT RITE DEO PRECIBUS*¹⁵⁰.

Raban rédige encore des inscriptions métriques pour les reliques de sainte Cécile et des saints martyrs Tiburce et Valérien, des saints martyrs Janvier et Magne, de sainte Félicité et autres saints et saintes, des saints évêques Corneille, Calixte, Sixte, *Sinisius*, Nicaise, Félix et autres prêtres, martyrs et vierges¹⁵¹, avec la même intention de publicité : *nomine quos locus hic et imagine notat; horum tu, lector, si noscere nomina curas; horas nunc admoneo*. La translation, en 975, à Saint-Pierre de Gand des restes de saint Florbert, abbé de Saint-Bavon, était aussi « attestée » (*testatur*) par une inscription sculptée dans la pierre, en lettres grecques et latines, placée près des reliques du corps :

*HIC REQUIESCIT CORPUS FLORBERTI, DISCIPULI ET ORDINATI AMANDI EPISCOPI,
CUJUS DEPOSITIO CELEBRATUR KALENDAS NOVEMBRIS*¹⁵².

On notera ici les termes de *testatur* et de *celebratur*, qui soulignent clairement les fonctions de cette inscription qui apporte un témoignage historique, et commémore une célébration liturgique.

A Rome en 1110 le pape Pascal II fait la dédicace de Saint-Matthieu in Merulana et en consacre les quatre autels, dans lesquels il dépose des reliques. L'inscription donne le détail de la cérémonie et ajoute :

*ET EGO PASCHALIS PAPA... HAS SANCTORUM RELIQUIAS OCULIS PROPRIIS VIDI,
MANIBUSQUE MEIS ATTRECTAVI ET RECONDIDI CUM ANTIQVO TITULO IN ARCA
MARMOREA SUB ALTARI MAJORE, AD CUIUS CONSECRATIONIS ANNIVERSARIUM
DECREVIMUS...*¹⁵³

Les historiens qui étudient le culte des saints et leurs reliques auraient grand avantage à utiliser les renseignements, datés et localisés, que fournissent les dizaines d'inscriptions de dédicaces, de consécration d'autels, de reliquaires, conservées en chaque pays. On peut encore joindre à cette catégorie d'inscriptions celles qui identifient les figures des saints dans les églises ou qui décrivent leur vie. Elles participent à la publicité que les églises tiennent à faire de leurs saints, qui font leur gloire et aussi souvent leur fortune. A cet égard la vie de saint Ambroise racontée sur l'autel d'or de Saint-Ambroise de Milan, celle de saint Émilien décrite sur la châsse de San Millán de la Cogolla, celle de saint Geminiano sculptée au linteau de la « porta dei principi » à la cathédrale de Modène, celle de saint Hadelin ciselée sur la châsse de Saint-Martin de Visé, celle de saint Calmin représentée sur la châsse de Mozac, toutes accompagnées d'inscriptions, ont tout autant d'importance que les Vies ou Livres de miracles qui vantent les mérites des saints patrons. On a même, à Santa Maria in Via à Rome, en 1256, le récit, gravé dans la pierre, d'un miracle survenu en la maison du cardinal Pierre Capocci et l'attestation de reliques et de guérisons qu'elles procurent¹⁵⁴.

Les dédicaces d'églises vont être accompagnées de l'octroi d'indulgences à partir de la seconde moitié du XI^e s. Lorsque le pape Alexandre dédie la basilique de Saint-Benoît du Mont-Cassin en 1071, il accorde la rémission de leurs péchés à ceux qui auront assisté à la cérémonie ou qui seront venus au Mont-Cassin par dévotion dans la semaine suivante¹⁵⁵. Urbain II accorde à son tour en

150. *Ibid.*, col. 56.

151. *Ibid.*, col. 60-61, 63, 63-64, 64-65.

152. *Lantberti Libellus de loco sepulture Florberty abbatis*, éd. O. HOLDER-EGGER, dans *M.G.H.*, SS., XV, pars 2, Hanovre, 1888, p. 641-642.

153. V. FORCELLA, *Iscrizioni... di Roma*, X, 1877, n° 727, p. 449.

154. *Ibid.*, VIII, 1876, n° 845, p. 357.

155. *P.L.*, CXLIX, col. 941.

1093 une indulgence plénière à ceux qui visiteront l'église de Notre-Dame de Benza, qu'il vient de consacrer, au jour anniversaire de la dédicace, à Pâques et aux fêtes de la Vierge¹⁵⁶, et cette même indulgence plénière est par lui décidée pour ceux qui visiteront l'église Saint-Nicolas d'Angers au jour anniversaire de sa consécration¹⁵⁷, comme aux croisés qui participeront à la guerre pour la délivrance de Jérusalem¹⁵⁸. On voit bien l'intérêt qu'il y avait à faire connaître le plus largement et le plus durablement possible ces concessions d'indulgences, et on peut, effectivement, à partir du xii^e s. enrichir l'étude des indulgences grâce à l'apport des inscriptions. On les trouve décrites à Rome dans des inscriptions de Saint-Matthieu in Merulana en 1110, de Sainte-Agnès en 1123, de Sainte-Marie in Aquiro en 1179, de Saint-Nicolas de Funari en 1180, de Saint-Jean-de-la-Porte-Latine en 1190, de Saint-Eustache en 1196¹⁵⁹. Elles figurent aussi dans des inscriptions de dédicace à Nogal de las Huertas en Castille en 1166¹⁶⁰, à Santa Maria in Stelle à Vérone en 1187¹⁶¹, à Viterbe en 1198¹⁶², à Montpellier en 1200¹⁶³. Pour le xiii^e s. on a d'autres témoins épigraphiques à Rome¹⁶⁴, à Newenham en 1235¹⁶⁵, à Viterbe en 1258 et 1289¹⁶⁶, à Mayence en 1284¹⁶⁷, à Vienne en 1290¹⁶⁸, et cette liste, qui n'est pas exhaustive, se poursuit bien au-delà du xiii^e s. Ces inscriptions peuvent reproduire la totalité d'une bulle pontificale comme en l'église Sainte-Lucie della Tinta à Rome en 1278 ou à la cathédrale Saint-Laurent à Viterbe en 1289. Le plus souvent elles indiquent les indulgences accordées et les jours fixés pour en bénéficier, à partir des formules mêmes que l'on trouve dans les concessions pontificales d'indulgences. Elles sont placées très en évidence, de manière à pouvoir être lues par tous les fidèles qui fréquentent les églises bénéficiaires de ces indulgences.

On peut encore trouver une fonction liturgique aux fondations de messes, d'anniversaires, de lumineaire, de distributions d'aumônes, etc., qui accompagnent le plus généralement les dispositions testamentaires. Les anniversaires commencent à se multiplier au xi^e s.¹⁶⁹, mais dans les inscriptions on ne les trouve guère avant le xii^e s., leur nombre ne devenant important qu'à partir du xiii^e s. Les inscriptions ne correspondent qu'à une publication des dispositions figurant dans les chartes qui ont d'abord été établies de ces fondations. Une inscription de 1277, aujourd'hui disparue, à San Giacomo alla Longara à Rome le disait expressément. Le texte se présentait comme un rappel au clergé de l'église :

*MEMORIA SIT COLLEGIO HUIUS ECCLESIAE QUOD TENENTUR FIRMITER
HOC AGERE UT CELEBRETUR IN EA SEMPER EX NUNC OMNI DIE MISSA ...
ET ANNIVERSARIUM ETIAM ...*

et se terminait par la mention :

*HAEC AUTEM CAUTA SUNT INSTRUMENTO PUBLICO SCRIPTO PER
NICOLAUM CARBONIS NOTARIUM*¹⁷⁰.

156. *Ibid.*, CLI, col. 365.

157. Sermon d'Hildebert de Lavardin pour la dédicace d'une église, *P.L.*, CLXXI, col. 751-752.

158. *Ibid.*, CLI, col. 483.

159. Ces inscriptions peuvent être relevées dans le recueil de V. Forcella sur les inscriptions de Rome.

160. Miguel Ángel GARCÍA GUINEA, *El arte románico en Palencia*, op. cit., p. 90.

161. *Saggi e memorie di storia dell'arte*, 6, 1968, p. 13, n. 22.

162. A. CAROSI, *Le epigrafi medievali di Viterbo* ..., n° 9, p. 38-40.

163. *C.I.F.M.*, 12 : Aude, Hérault, p. 134-136.

164. Sainte-Sabine, Sainte-Bibienne, Sainte-Marie-de-la-Consolation, les Saints-Quatre-Couronnés, Saint-Adrien, Sainte-Martine, Saints-Jean-et-Paul, Saints-Marcellin-et-Pierre, Sainte-Lucie della Tinta, Saint-Sauveur in Pensili.

165. Ch. ROHAULT DE FLEURY, *La Sainte Vierge. Études archéologiques et iconographiques*, Paris, II, 1878, p. 425.

166. A. CAROSI, op. cit., n° 15, p. 52-53 ; n° 32, p. 92-95.

167. *Die Inschriften der Stadt Mainz von frühmittelalterlicher Zeit bis 1650*, op. cit., n° 23, p. 29.

168. A Saint-André-le-Bas : A. DE TERREBASSE, *Inscriptions antiques et du moyen âge de Vienne en Dauphiné*, II. *Inscriptions du moyen âge antérieures au xvii^e s.*, II, Vienne, 1875, n° 433, p. 21-23.

169. Auguste MOLINIER, *Les obituaires au moyen âge*, Paris, 1890, p. 105-138.

170. V. FORCELLA, *Iscrizioni ... di Roma*, VI, 1875, n° 1061, p. 324.

De même une fondation de luminaire à San Lorenzo ai Monti à Rome en 1290 renvoie à un *instrumento prius scripto per Jacobum Thome notarium*¹⁷¹. Les clercs qui doivent assurer ces pieuses dispositions ont donc les documents originaux dans leurs chartriers. Encore faut-il aussi que la mémoire de ces dispositions ne soit pas perdue, que tous les fidèles en soient informés, afin qu'ils puissent s'y unir et prier pour les donateurs, sans doute également afin qu'ils soient encouragés à faire de semblables fondations, d'où cette notification, de forme diplomatique, qui introduit certaines de ces inscriptions. Ainsi à Saint-Ignace de Mayence au milieu du xii^e s., pour une fondation d'anniversaire par un couple : *Nolum sil omnibus tam presentibus quam futuris quod ego Helfricus et uxor mea Christlina...*¹⁷², ou encore, à Notre-Dame de Vanxains, au début du xiii^e s., pour une inscription placée immédiatement derrière le maître-autel : *Sciant tam presentes quam posteri quod...*¹⁷³. A Schönau, au xiii^e s., une inscription rappelle, sur un mode impersonnel, que grâce à la largesse des fidèles tous les autels de l'abbatiale doivent être pourvus de cierges qui brûleront pendant les messes, et que, en temps d'hiver, deux lumières seront fixées à un candélabre à l'autel de la Vierge, et ne seront jamais éteintes¹⁷⁴. A Eltviele, en 1095, notification est faite à tous dans une grande inscription de plus de deux mètres de large — *hic cunctis legentibus pateat qualiter...* — que Reginbraht et Irmingart sa femme ont donné à l'église du lieu une vigne, un champ, deux prés, avec obligation de chanter une messe quotidienne, de faire l'aumône à vingt pauvres le jour de la Toussaint, et de fournir l'église de soixante cierges. Elle se termine en mentionnant que c'est avec le congé de l'archevêque de Mayence que ce texte a été inscrit dans la pierre¹⁷⁵. Là aussi, dans ces inscriptions relatives à la liturgie, on retrouve ces deux notions fondamentales de l'épigraphie, la publicité et la durée.

V

Les inscriptions ont encore pour fonction d'expliquer le programme iconographique. Les *Libri carolini* mettent bien en lumière cette raison d'être des inscriptions. Lorsque, disent-ils, on voit deux belles figures de femme, on ne peut distinguer s'il s'agit de la Vierge ou de Vénus. Le peintre lui-même ne le sait pas. Invité à s'expliquer, il ajoute soit le nom de Vénus, soit le nom de la Mère de Dieu, et désormais on vénérera la seconde, on rejettera la première¹⁷⁶. De même, si l'on voit peinte une belle femme tenant un enfant dans ses bras, on ne pourra savoir s'il s'agit de Marie tenant Jésus enfant, ou de Sara avec Isaac, Rébecca avec Jacob, Bethsabée avec Salomon, Elisabeth avec Jean, ou encore même Vénus avec Énée, Alcène avec Hercule, Andromaque avec Astyanax, à moins qu'une inscription n'éclaire le spectateur¹⁷⁷. Après avoir fait peindre dans une église, autour d'un autel, les images de saint Boniface et de ses compagnons, Raban Maur ajoute : « Si tu cherches, lecteur, à connaître leurs noms, regarde la peinture et lis les inscriptions »¹⁷⁸.

Les identifications des personnages ou des scènes sont la forme la plus simple de ce type d'inscriptions. Elles se font par le nom ou, pour les personnages bibliques, soit par leur nom, soit par une citation de leurs écrits, et, dans le cas des évangélistes, parfois par les premiers mots de leur évangile. Sur la frise de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, Ève et le roi Nabuchodonosor sont accompagnés de leur nom, les quatre personnages suivants, Daniel, Jérémie, Isaïe, Moïse, sont distingués par un texte de leurs œuvres inscrit sur une banderole¹⁷⁹. Au baptistère Saint-Jean de

171. *Ibid.*, V, 1873, n° 436, p. 154.

172. *Die Inschriften der Stadt Mainz...*, op. cit., n° 17, p. 23-25.

173. *C.I.F.M.*, 5 : Dordogne, Gironde, op. cit., n° 62, p. 80-82.

174. *Die Inschriften der Stadt und des Landkreises Heidelberg*, op. cit., n° 17, p. 13.

175. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, II, n° 272, p. 130.

176. *P.L.*, XCLVIII, col. 1219 (l. 4, ch. 16).

177. *Ibid.*, col. 1229-1230 (l. 4, ch. 21) : « si superscriptio needum facta sit, aut, quondam facta, casu quodam demolita ».

178. *Poetae latini aevi carolini*, éd. cit., Berlin, II, 1884, p. 215 («...relege titulos»).

179. *C.I.F.M.*, 1 : Ville de Poitiers, éd. R. FAVREAU et J. MICHAUD, Paris/Poitiers, 1974, n° 24, p. 22-25.

cette même ville, la scène où Salomé reçoit des mains du bourreau la tête de Jean-Baptiste est identifiée par les simples mots *puella* et *capud*¹⁸⁰. Très souvent ces identifications des représentations sont introduites par *hic, ecce, ubi*, ce qui en souligne le caractère pédagogique : *Hi sunt elephantes*, «ce sont des éléphants», à Aulnay, *Hic est diabolus*, «voici le diable» à Saint-Pierre de Chauvigny, *Ubi Daniel missus est in lacum leonum*, «où Daniel est jeté dans la fosse des lions», à San Pedro de la Nave.

Si ces inscriptions qui identifient sont précieuses, combien plus intéressantes sont pour l'épigraphiste et l'historien de l'art celles qui commentent, expliquent, font connaître le sens que l'auteur du programme a retenu. Dans un de ses poèmes Raban Maur a souligné que la peinture était plus agréable que l'écriture, mais qu'elle était plus superficielle et pouvait être trompeuse, alors que l'écriture sert mieux le sens et le vrai et qu'elle est «la norme parfaite du salut»¹⁸¹. Guillaume Durand semble reprendre le même discours lorsqu'il dit que «la peinture émeut plus l'âme que l'écriture, mais que l'écriture est plus apte à garder la mémoire des faits»¹⁸². Le chroniqueur bourguignon qui nous décrit l'œuvre de l'abbé Guillaume de Volpiano à Saint-Bénigne de Dijon a bien marqué l'importance des inscriptions pour expliquer le sens profond de l'œuvre : «Ce n'est pas en vain que la beauté et la subtilité de l'œuvre d'art sont montrées par des lettres à ceux qui sont moins instruits, parce que beaucoup d'aspects en elle ont un sens mystique, qui doivent être plus attribués à l'inspiration divine qu'à l'habileté d'un maître, quel qu'il soit»¹⁸³. Un siècle plus tard l'abbé Suger à Saint-Denis écrit de même : «Comme la diversité des matériaux, or, pierres, perles, ne facilite pas à la perception muette des yeux l'appréhension de sujets dont le sens n'est clair qu'aux savants, je fis expliquer par des inscriptions en relief ces allégories brillantes, d'un sens si excitant pour l'esprit. Voici les vers que je fis inscrire pour en extraire la moelle»¹⁸⁴.

La fonction pédagogique est fortement soulignée dans ces inscriptions qui donnent le sens. Sur une cuvette décorée de scènes de la vie de saint Thomas, une inscription invite les fidèles qui veulent connaître les mérites du saint à examiner avec soin ce qu'ils ont sous les yeux : ... *Si scire fideles haec perscrutentur quae coram sculpla videntur*¹⁸⁵, et au tympan de la cathédrale de Jaca, l'inscription, avant de donner le sens, avertit qu'elle s'adresse au lecteur qui aura le souci de comprendre ce qui est représenté dans le programme sculpté : *Hac in sculplura lector sig noscere cura*¹⁸⁶. De même sur la couronne de lumière de l'ancienne abbatale de Saint-Nicolas à Grosscomburg, vers 1139, il est demandé à chacun de chercher ce que l'œuvre figure pour lui, *Querere mens curet quid opus sibi tale figuret*, la très longue inscription fournissant par la suite les explications de ce qui est représenté : le cercle signifie de façon mystique (*mystical*) la structure de l'Église, les douze tours représentent (*monstrant*) les apôtres, l'éclat du métal est la figure (*signat*) de la foi, la chaîne est l'image (*designatur*) de l'espérance¹⁸⁷. L'introduction du sens est donnée par des verbes explicites, *signare, designare, docere*. Dans la bible de Floreffe une inscription au début de l'évangile de Luc explique une peinture de la Crucifixion en indiquant que le taureau, symbole de Luc, est l'animal du sacrifice, et que le Christ est le taureau :

180. *Ibid.*, n° 15, p. 14-15.

181. P.L., CXII (*Carmen ad Bonosum*); — *Poetae latini aevi carolini*, éd. cit., p. 196.

182. Guillaume DURAND, *Rationale divinorum officiorum*, I, 1, ch. *De picturis* : «per scripturam res gesta quasi per auditum qui minus movet animum ad memoriam revocatur».

183. V. MORTET, *Recueil des textes relatifs à l'histoire de l'architecture et à la condition des architectes en France au moyen âge*, Paris, I, 1911, n° 6, p. 27 (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, 44).

184. SUGER, *De rebus in administratione sua gestis*, éd. cit., p. 197-198.

185. Josepha WEITZMANN-FIEDLER, *Romanische gravierte Bronzeschalen*, Berlin, 1981, p. 40 et 78, catalogue, n° 14.

186. Georges GAILLARD, *Les débuts de la sculpture romane espagnole. León-Jaca-Compostelle*, Paris, 1938, p. 106-109.

187. Anton LEGNER, *Deutsche Kunst der Romanik*, Munich, 1982, p. 107 et 192-193, fig. 449.

*PRO NEVO FRAUDIS VITULUS DATUR HOSTIA LAUDIS
QUOD CHRISTUS VITULUS SIT DOCET HIC TITULUS*¹⁸⁸.

Dans l'évangélaire de Strahow, de la fin du x^e s., les inscriptions qui accompagnent les portraits des évangélistes font de même le rapprochement entre eux et leurs symboles en utilisant le verbe *designare*¹⁸⁹, tandis que dans le *Codex Aureus* d'Echternach les inscriptions qui donnent la même explication emploient le verbe *signare*¹⁹⁰. A la façade de la petite église saintongeaise de Pont-l'Abbé-d'Arnoult, à la fin du x^e s., est figuré un agneau, dont une inscription donne le sens :

✠ *HIC EST DEUS MAGNUS QUEM SIGNAT MISTICUS AGNUS*
C'est le Dieu grand que désigne l'Agneau mystique¹⁹¹.

Au début du xii^e s. le chandelier de bronze qui aurait été fondu à Gloucester et donné à la cathédrale du Mans est décoré de monstres et de Vices, mais il est porteur de lumière, et une inscription métrique explique que cette lumière enseigne (*predicat*) que l'homme n'est pas plongé dans les ténèbres du vice¹⁹². La longue inscription de la couronne de lumière d'Aix-la-Chapelle, vers 1165/70, commence par un vers qui donne le sens général : «C'est la Jérusalem céleste qui est signifiée (*signatur*) par cette image»¹⁹³. Le Christ en Majesté peint en l'abbatiale de Knechtsteden est aussi le Sauveur du monde, comme l'indique l'inscription :

*MAJESTAS ATQUE FIGURA CHRISTI SIGNATUR PER QUEM MUNDUS REPARATUR*¹⁹⁴.

On pourrait multiplier les exemples de ces textes épigraphiques qui fournissent le sens de l'image. Certains ensembles sont entièrement bâtis sur des explications typologiques ou allégoriques de l'Écriture. Le retable de Klosterneubourg est un exemple présent à tous les esprits. Sur le tableau, réemployé pour servir de reliure, du musée Condé à Chantilly, les préfigurations bibliques de la Crucifixion sont accompagnées d'inscriptions pour guider celui qui regarde cette œuvre foisonnante : ainsi le sacrifice d'Abel désigne (*notat*) le Christ sur la croix, dans le sacrifice d'Abraham le bélier préfigure (*prefert*) ce qu'apporte l'Homme-Dieu devenu victime, Isaac portant le bois du bûcher annonce le Christ portant sa croix (*sic crucis es Christus ... portitor*), il faut voir (*aspice*) dans le serpent d'airain le type (*typicum*) de celui qui rachète les peuples, les deux bois de la veuve de Sarepta sont les «signes mystiques» de la croix, etc.¹⁹⁵. Les inscriptions jointes par l'abbé Suger aux vitraux de Saint-Denis constituent un des meilleurs exemples qui soient de ces textes qui commentent les images, à l'instar de ces nombreux commentaires de l'Écriture qui nous ont été conservés de Tertullien à Adam de Saint-Victor. Que lire dans la scène où un homme fait tourner la meule tandis qu'on lui apporte des sacs de grains, si l'on n'a pas sous les yeux le commentaire épigraphique : «En tournant la meule pour séparer, Paul, la farine du son, tu nous expliques (*nota facis*) le sens caché de la loi mosaïque». Là où un voile est enlevé du

188. C.-R. DODWELL, *Painting in Europe 800 to 1200*, Harmondsworth, 1971, fig. 180 ; — E. KITZINGER, *Early Medieval Art in the British Museum*, Londres, 1955, p. 112, fig. 43 (Londres, British Library, Add. Ms. 17738, fol. 187). On trouve aussi dans une lettre de Jean de Salisbury, évêque de Chartres, en 1166, l'expression «ut ... docet inscriptio» (O. LEHMANN-BROCKHAUS, *op. cit.*, II, n° 5512, p. 107).

189. Brigitte NITSCHKE, *Die Handschriftengruppe um dem Meister des Registrum Gregorii*, Recklinghausen, 1966, ill. 40, 42.

190. *Das Goldene Evangelienbuch von Echternach im germanischen National-Museum zu Nürnberg*, par Peter METZ, Munich, 1956, pl. 33, 53.

191. C.I.F.M., 3 : *Charente, Charente-Maritime, Deux-Sèvres*, *op. cit.*, p. 100.

192. Francis J. TSCHAN, *Saint Bernard of Hildesheim*, II, p. 139-140 ; — *English Romanesque Art 1066-1200*, Londres, 1984, n° 247, p. 249.

193. A. LEGNER, *op. cit.*, p. 106 et 192, fig. 450-453.

194. Tadeusz DOBRZENIECKI, «La *Majestas Domini* d'après les représentations polonaises et conservées en Pologne» [en polonais], *Rocznik Muzeum Narodowego w Warszawie*, 19, Varsovie, 1975, p. 239 ; — O. DEMUS, *La peinture murale romane*, Paris, 1970, p. 609.

195. Marie-Madeleine GAUTHIER, *Émaux du moyen âge occidental*, Paris, 1972, n° 103, p. 356-357.

visage de Moïse on comprendra que ce qui est voilé chez Moïse est révélé par la doctrine du Christ :

QUOD MOYSES VELAT, CHRISTI DOCTRINA REVELAT.

Là où on voit le buisson ardent, on se référera au Christ empli d'un feu divin, et dans le serpent d'airain il faut voir le Christ en croix (*sicut...*, *sic...*)¹⁹⁶. Les vitraux de la cathédrale de Cantorbéry, vers 1175/80, sont bâtis selon le même accompagnement de l'image par le texte. Isaac qui porte le bois du bûcher est le type de la croix (*crucis typum manifestat*), les deux morceaux de bois de la veuve de Sarepta sont en signe de la croix (*crucis in signum*), le serpent d'airain est une figure de Dieu en croix (*sic Deus in ligno*), la mort d'Abel annonce (*signet*) la mort du Christ, le tau inscrit avec le sang de l'agneau est la figure du crucifié (*precinuit*), Samson dormant est le type (*typice*) de l'ensevelissement du Christ, David qui délivre la brebis, c'est le Christ immolé pour son troupeau (*sic Christum significavit*), comme Jonas est resté trois jours dans le ventre de la baleine, de même (*sic Deus*) Dieu est resté trois jours au tombeau, comme Jonas a été rejeté par la baleine, ainsi (*sic*) Jésus est ressuscité, Joseph qui sort de la citerne, c'est aussi le Christ qui ressuscite (*le signal, Christe, Joseph*), «l'enfant Samuel signifie le Christ, l'amphore le vin, la triple offrande signifie la forme trinitaire de celui qui est double de nature»¹⁹⁷.

Comme l'avait fait inscrire Suger à Saint-Denis, sur l'antependium de l'autel des corps saints, «le signifié plaît davantage que le signifiant»¹⁹⁸. Il faut, selon son propos même exprimé dans le passage où il traite des vitraux de son abbatale, s'éveiller au spirituel à partir du matériel, *de materialibus ad immaterialia*. C'est un thème qui apparaît plusieurs fois dans les inscriptions. Dans la porte de la cathédrale de Troia il faut voir non seulement l'entrée matérielle, mais l'entrée spirituelle qui est offerte au fidèle :

*ISTIUS AECCLESIAE PER PORTAM MATERIALIS
INTROITUS NOBIS TRIBUATUR SPIRITUALIS.*

La remise des clés à Pierre au tympan de l'ancienne église Saint-Sauveur de Nevers doit être comprise de façon symbolique :

*VISIBUS HUMANIS MONSTRATUR MISTICA CLAVIS*¹⁹⁹.

Ce qui se passe sur l'autel matériel doit trouver son accomplissement dans l'autel spirituel du cœur, comme on le trouve gravé sur des autels portatifs de Cologne, Siegburg, Xanten :

*QUICQUID IN ALTARI TRACTATUR MATERIALI
CORDIS IN ALTARI COMPLETUR SPIRITUALI*²⁰⁰.

Le calice d'argent de Wilten a une inscription de même type :

✠ *HIC QUODCUMQUE VIDES RES SIGNAT SPIRITUALES*²⁰¹.

Dès lors, il s'agit de bien comprendre ce qui est représenté. Sur le devant d'autel en stuc, polychromé, de Saint-Marcel de Planès en Catalogne, le Christ est peint en Majesté, avec, sur le

196. SUGER, *De rebus in administratione sua gestis*, éd. cit., p. 204-206 ; — Louis GRODECKI, «Les vitraux allégoriques de Saint-Denis», *Art de France*, Paris, I, 1961, p. 19 et ss, et surtout *Les vitraux de Saint-Denis. Étude sur le vitrail au XII^e s.*, Paris, 1976 (*Corpus vitrearum medii aevi*).

197. X. BARBIER DE MONTAULT, *Traité d'iconographie chrétienne*, Paris, 1898, II, p. 45-47 ; — *English Romanesque Art 1066-1200*, n° 91, p. 141.

198. Ph. VERDIER, «Saint-Denis et la tradition carolingienne des *tituli*...», p. 345-346 : «Significata magis significante placent».

199. Jean DUPONT, *Nivernais-Bourbonnais roman*, La Pierre-qui-Vire, 1976, p. 37 et pl. 5.

200. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, II, n° 515, p. 240 ; n° 572, p. 268 ; n° 656, p. 301.

201. A. LEGNER, *op. cit.*, p. 83 et 186, fig. 366.

livre, la citation : *Ego sum Lux mundi* (Jean VIII, 12). La leçon semble claire en elle-même. Encore ne faut-il pas s'attacher à une simple peinture, car « Dieu est perpétuelle majesté et pouvoir suprême, qui n'est enfermé par nulle peinture ou figure », selon l'inscription qui a été ajoutée autour de la mandorle :

*NULLA PICTURA CONCLUSA SIVE FIGURA PERPES
MAJESTAS DEUS EST ET SUMMA POTESTAS*²⁰².

Le même souci de ne pas tomber dans un culte idolâtrique a conduit à une belle formule, due à Baudri de Bourgueil, gravée au tympan de San Miguel d'Estella, sur un retable et une monstrance de l'abbatiale de Saint-Denis, au tympan de la Porta dei Mesi à la cathédrale de Ferrare, sur un reliquaire du musée de l'Ermitage à Leningrad, et, sous une forme proche, sur un ivoire du Museo nazionale à Florence :

*NEC DEUS EST NEC HOMO PRAESENS QUAM CERNIS IMAGO
SED DEUS EST ET HOMO PRAESENS QUEM SIGNAT IMAGO*²⁰³.

Herrade de Landsberg dans son *Hortus deliciarum* a repris le même texte²⁰⁴, et Guillaume Durand le donne en modèle dans son *Rationale divinarum officiorum*²⁰⁵. On peut encore citer un texte très proche sur une mosaïque de Saint-Marc à Venise²⁰⁶. Dans ces différents exemples, qui comportent quelques variantes, on notera, à côté de la formulation théologique, l'insistance pédagogique à expliquer l'image — *imago* est répété quatorze fois — par les verbes *figural* (5 fois), *signal* (4 fois), *cernis* (4 fois), *docet* (1 fois).

On pourrait multiplier les exemples d'inscriptions qui se présentent comme un commentaire de l'image. La contrainte de place souvent imposée à l'épigraphiste, a conduit à la trouvaille de formulations bien frappées. Pour rappeler le mystère de l'Incarnation on trouve, en accompagnement d'une Vierge à l'Enfant :

IN GREMIO MATRIS RESIDET SAPIENTIA PATRIS

à Arezzo, Beaucaire, Eichstätt, Prague, Saint-Junien²⁰⁷,

VIRGO CREATOREM GENUIT GENITRIX GENITOREM

sur la châsse reliquaire de saint Roman à Reiningen²⁰⁸,

INGENITUM NATUM GREMIO FERT VIRGO LOCATUM

sur un vitrail de Wissembourg²⁰⁹. De nombreuses inscriptions, sur les patènes et les calices en particulier, se rapportent à l'eucharistie. Sur la patène dite de saint Bernward d'Hildesheim

202. *L'art roman. Exposition organisée par le gouvernement espagnol sous les auspices du Conseil de l'Europe. Catalogue*, Barcelone/Compostelle, 1961, p. 141 (antependium conservé aux Museos de arte de Barcelone).

203. R. FAVREAU, « L'inscription du tympan nord de San Miguel d'Estella », *Bibl. Éc. des Chartes*, CXXXIII, 1975, p. 237-246 ; pour le reliquaire de Leningrad, voir E. A. Lapkovskaya, *L'art appliqué du Moyen Âge au Musée de l'Ermitage. Œuvres en métal*, Moscou, 1971, n° 8-9.

204. HERRADE OF OHENBOURG, *Hortus deliciarum*, II, *Reconstruction*, par R. GREEN, M. EVANS, Chr. BISCHOFF, M. CURSCHMANN, sous la dir. de R. GREEN, Londres, 1979, fol. 147 v°, col. 2.

205. Livre I, rubrique *De picturis et cortinis et ornamentis ecclesiae*.

206. OTTO DEMUS, *The Mosaics of San Marco in Venice. I. The Eleventh and Twelfth Centuries*, Chicago/Londres, 1984, p. 56.

207. R. FAVREAU et J. MICHAUD, « Les inscriptions du tombeau de Saint-Junien », dans *Actes du 102^e congrès national des Sociétés savantes, Limoges, 1977, archéologie*, p. 149-154. Étude développée à paraître dans les *Mélanges J. SZYMANSKI* (R.F.).

208. ROBERT WILL, « Répertoire des inscriptions romanes de l'Alsace », *Revue d'Alsace*, XCVIII, 1959, p. 72.

209. RÜDIGER BECKSMANN, « Das Jesse-Fenster aus dem spätromanischen Chor der freiburger Münsters. Ein Beitrag zur Kunst um 1200 », *Zeitschr. deutschen Ver. f. Kunstwiss.*, XXIII, 1-4, 1969, p. 45, fig. 31. L'expression *ingenitum natum* reprend le symbole de Nicée, *genitum non factum*.

conservée au musée de Cleveland, le Christ trône en Majesté, entre le tétramorphe et les quatre vertus cardinales identifiées par leur nom. Autour est inscrit :

HUC SPECTATE VIRI : SIC VOS MORIENDO REDEMI,

et sur le bord de la patène, on lit :

*IN ME VIVET IN ETERNUM QUI BENE SUMIT EUM*²¹⁰

qui rappelle le texte de Paul (I Cor., XV, 16), avec des mots ou expressions empruntés à la Bible (*vival in eternum, frangere, sumere*). Sur la patène de Fritzlar est gravé :

*DA DEUS IN REBUS QUOD SUMITUR IN SPECIEBUS
CONSTAT IN ALTARI CARNEM DE PANE CREARI*²¹¹

affirmation de la présence réelle qui prend une dimension supplémentaire quand on sait que Bérenger de Tours aurait prononcé le second vers lorsqu'il avait rétracté sa doctrine mettant en doute la «transsubstantiation»²¹². La rédemption par la croix, déjà évoquée sur la patène de Cleveland, est ainsi exprimée dans le retable de Klosterneuburg :

*VICTIMA MACTATUR QUA NOSTRA RUINA LEVATUR*²¹³.

Le Christ ressuscité, par qui la mort est vaincue, est présenté sur le tympan de San Andrés d'Armentia par un agneau et la riche formule :

*MORS EGO SUM MORTIS VOCOR AGNUS SUM LEO FORTIS*²¹⁴,

où l'on évoque et Isaïe (LIII, 7) et Osée (XIII, 14) et la figure du lion, symbole de la Résurrection au dire des bestiaires, ou encore, au-dessus du crucifié de la croix de la reine Gisèle :

*ECCE SALUS VITE PER QUAM MORS MORTUA MORTE*²¹⁵.

En ce domaine un texte très court, comme l'est généralement une inscription, peut mener loin dans les commentaires exégétiques et théologiques.

Ces inscriptions peuvent aussi expliquer, commenter un programme qui ne soit pas religieux, mais celles qui nous sont conservées en ce domaine ne sont qu'un petit nombre. Notons seulement à titre d'exemple les premiers mots des *Institutes* de Justinien qui proclament la fonction judiciaire du palais des vicomtes de Saint-Antonin²¹⁶.

VI

Dans la *Psychomachie* Prudence, s'inspirant de l'Apocalypse²¹⁷ décrit le nouveau temple. Dans le vestibule, «écrits (*inscripta*) en or au-dessus des portes brillent les douze noms du sénat

210. HANS SWARZENSKI, *Monuments of Romanesque Art. The Art of Church Treasures in North-Western Europe*, Londres, [s.d.], p. 79, fig. 482 ; — *Die Zeit der Staufer. Geschichte, Kunst, Kultur. Katalog der Ausstellung*, Stuttgart, 1977, n° 577, p. 447.

211. *Die Inschriften der Stadt Fritzlar*, par Theodor NIEDERQUELL, Munich, 1974, n° 8, p. 9-10 (Die deutschen Inschriften, 14).

212. Anonyme de Melk, *De scriptoribus ecclesiasticis*, P.L., CCXIII, col. 979.

213. Helmut BUSCHHAUSEN, *Der Verduner Altar. Das Emailwerk des Nikolaus von Verdun im Stift Klosterneuburg*, Vienne, 1980, p. 52.

214. Photothèque du Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale (Poitiers).

215. *Schatzkammer der Residenz München. Katalog*, par Hans THOMA, Munich, 1958, n° 8, p. 21-22, pl. 6-7.

216. Pénétrante étude de Léon PRESSOUYRE, «Lecture d'une inscription du xii^e s. à Saint-Antonin-Noble-Val, Tarn-et-Garonne», *Bull. Soc. nat. antiq. France*, 1986, p. 256-268.

217. Apoc., XXI, 12-14.

apostolique. Par cette ceinture d'inscriptions (*titulis*) l'Esprit sollicite les pensées secrètes de l'âme, appelle dans le cœur les beaux sentiments»²¹⁸. C'est encore une des fonctions des inscriptions d'adresser aux fidèles des exhortations morales. Elles sont alors le plus généralement placées à la façade de l'église, au tympan, sur le linteau, près de la porte, là où elles pourront être vues par le plus grand nombre.

Ces inscriptions sont une adresse directe aux fidèles, un peu à la manière d'une prédication. A l'une des entrées du baptistère du Latran à Rome, on lisait cette invite, sans doute du temps du pape Hilaire (461-468) :

*AD FONTEM VITE HOC ADITU PROPERATE LAVANDI*²¹⁹.

Cette même invitation à se hâter se lisait à la porte droite de la basilique Saint-Paul-hors-les-Murs :

*AEC DOMUS EST DOMINI ET SACRI JANUA REGNI
PROPERATE, POPULI, HAEC EST DOMUS DOMINI*²²⁰.

Le peuple fidèle était aussi convié à tourner ses pas vers l'église, sur le tympan de la cathédrale Saint-Patrocle à Soest :

✠ *HUC AGE, VERTE PEDEM PLEBSQUE O FIDELIS AD EDEM*²²¹.

La première leçon de ces exhortations morales, c'est que le Christ est la porte de vie, par laquelle tous les fidèles sont invités à entrer. Ces textes sont nombreux, répétés, à quelques variantes près, selon des modèles largement répandus. Ainsi, pour prendre des exemples à travers toute la chrétienté, de cette inscription du portail de S. Giorgio in Palazzo à Milan :

*JANUA SUM VITAE, PRECOR, OMNES INTROVENITE
PER ME TRANSIBUNT QUI COELI GAUDIA QUAERUNT*²²²,

dont on retrouve le premier vers, sous une forme proche, aussi bien au tympan de Jaxa, conservé au musée de Breslau,

*JANUA SUM VITE, PER ME QUICUMQUE VENITE*²²³,

qu'au linteau du tympan de San Pablo del Campo à Barcelone :

*JANUA SUM VITE, PER ME GRADIENDO VENITE*²²⁴.

La paix est aussi souhaitée à tout fidèle qui entre dans l'église :

SIT PAX INTRANTI SIT GRACIA DIGNA PRECANTI,

à Villamartin de Sotoscueva en Castille en 1175²²⁵,

SIT PAX INTRANTI SIT GRATIA DEI PRECANTI.

218. PRUDENCE, *Psychomachie*, éd. trad. comm. Maurice LAVARENNE, Paris, 1933, p. 200.

219. J.-B. DE ROSSI, *Inscriptiones christianae urbis Romae septimo saeculo antiquiores*, Rome, II, 1888, p. 417; — *Le Liber pontificalis*, éd. L. DUCHESNE, I, Paris, 2^e éd., 1955, p. 246.

220. A. SILVAGNI, *Monumenta epigraphica christiana*..., I, Roma, pars 1, pl. XLI, 1.

221. Roswitha BUECHLER, *Les tympan romans à personnages des églises de la vallée du Rhin et alentours et l'influence de l'art roman qu'on y décelé*, Poitiers, thèse de doctorat de 3^e cycle dactyl., 1967, p. 149-150.

222. Arthur Kingsley PORTER, *Lombard Architecture*, II, New Haven/Londres Oxford, 1916, p. 632.

223. *Ornamenta ecclesiae. Kunst und Künstler der Romanik*, I, Katalog..., Cologne, 1985, p. 161.

224. *Inscriptionum Hispaniae christianarum supplementum*, éd. E. HUEBNER, Berlin, 1900, n° 521, p. 130.

225. José PEREZ CARMONA, *Arquitectura y escultura románicas en la provincia de Burgos*, Burgos, 1959, p. 40-41.

à la porte de Saint-Pontien à Spolète au ^{xii} s.,

SIT PAX INTRANTI GRATIA SIT DIGNA PRECANTI

à l'église de Cingoli en 1214²²⁶,

PAX HIC INTRANTI SUNT PROSPERA CUNCTA PRECANTI.

à la cathédrale de Roda en Aragon en 1225²²⁷. D'autres inscriptions présentent un souhait de paix à ceux qui entrent et à ceux qui sortent de l'église.

Cette porte de l'église est donc symboliquement la porte du ciel, ouverte à tout fidèle, comme il est exprimé sur plusieurs tympans de Navarre et d'Aragon, *porta ... pervia cuique fidei*²²⁸. Pour répondre à cet appel, il faut s'en montrer digne :

✠ *SINT PROCUL INDIGNI AD ME TRANSITE BENIGNI*
OMNES TRANSITE CUPIENTES GAUDIA VITAE.

comme il est écrit au-dessus de la porte de l'église Saint-Martin à Nierstein²²⁹. En conséquence on trouve toute une série d'inscriptions qui appellent le fidèle à la pénitence. Celle qui est gravée autour du chrisme de tympan de l'ancienne abbatale Santa Maria de las Sorores à Santa Cruz de la Seros fait bien le lien entre ces deux séries d'inscriptions : «Je suis la porte perpétuelle, par moi passez, fidèles. Je suis la source de la vie, ayez soif de moi plus que de vin vous tous qui pénétrez dans ce saint temple de la Vierge. Corrige-toi afin de pouvoir invoquer le Christ»²³⁰. L'appel à se corriger — *Corrige le primum* — est emprunté à Bède²³¹ et se retrouve à Saint-Rémy-de-Provence²³². Sur un marbre encastré dans le tympan de la porte nord de l'ancienne église priorale Notre-Dame de Cassan à Roujan, en Languedoc, se lit cette humble prière : «Qui que tu sois, homme chargé du fardeau d'un détestable péché, tu n'entreras pas autrement qu'en te prosternant sur ce seuil devant le Souverain Seigneur, car le Christ est la porte»²³³, et au linteau de l'ancienne cathédrale de Maguelonne, toujours du ^{xiii} s., Bernard de Tréviers avait fait graver, en quatre vers : «Au havre de vie, vous qui avez soif, venez. En passant ces portes, amendez vos mœurs. En entrant ici, prie et pleure sans fin tes péchés. Quel que soit le péché, une fontaine de tes larmes le lave»²³⁴. Pour prier, il faut être en paix avec son prochain : «Lorsque vous venez pour adorer, si vous avez quelque grief contre quelqu'un pardonnez jusqu'à soixante-dix fois sept fois», recommande une inscription de Saint-André-le-Bas à Vienne²³⁵. Pour communier il faut aussi avoir des sentiments de pénitence : au-dessus d'un bas-relief de la Gène et du lavement des pieds, au tympan de l'église de Vandeins est écrit : «Lorsque le pécheur s'approche de la table du Seigneur, il importe qu'il renonce de tout cœur au péché»²³⁶. Ne pas se corriger de ses fautes, c'est risquer son salut éternel, comme on peut le lire encore au linteau du tympan de la cathédrale de

226. *Le iscrizioni medioevali di Cingoli*, éd. G. Avarucci et A. Salvi, Padoue, 1986, n° 25, p. 62.

227. A. DURÁN GUDIOL, «Las inscripciones medievales de la provincia de Huesca», n° 79, p. 63.

228. A. Armentia, Puilampa, San Juan de la Peña (A. CANELLAS-LÓPEZ et A. SAN VICENTE, *Aragon roman*, La Pierre-qui-Vire, 1971, p. 77).

229. *Die christlichen Inschriften der Rheinlande*, II n° 205, p. 91.

230. A. DURÁN GUDIOL, *op. cit.*, n° 78, p. 61-62 ; — A. CANELLAS-LÓPEZ et A. SAN VICENTE, *Aragon roman*, p. 233.

231. BÈDE, *Proverbia*, P.L., XC, col. 1094 ; repris au début du ^x s., par Othlon, moine de Saint-Emmeram, *Liber proverborum*, P.L., CXLVI, col. 306.

232. C.I.F.M., 14 : Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône, Var, éd. R. FAVREAU, J. MICHAUD, B. MORA, Paris, 1989, p. 126.

233. C.I.F.M., 12 : Aude, Hérault, *op. cit.*, p. 157.

234. *Ibid.*, p. 181.

235. *Inscriptions antiques et du Moyen Âge de Vienne en Dauphiné*, par A. ALLMER et A. DE TERREBASSE, II, Vienne, 1875, n° 372, p. 233-235.

236. R. HAMANN, *Die Ableikirche von St. Gilles und ihre künstlerische Nachfolge*, Berlin, 1956, p. 338, ill. 430 ; — J.-Cl. COLLET, *Les églises romanes de la Dombes*, Trévoux, 1978, p. 58-59.

Jaca : « Si tu veux vivre, toi qui es astreint à la loi de la mort, viens ici en suppliant, renonçant aux nourritures empoisonnées. Purifie ton cœur de ses vices, pour ne pas mourir d'une seconde mort »²³⁷.

L'appel à la pénitence conduit donc à une mise en question face au Jugement dernier, et prend la forme d'une sévère mise en garde :

*O PECCATORES, TRANSMUTETIS NISI MORES
JUDICIUM DURUM VOBIS SCITOTE FUTURUM.*

Ô pécheurs, à moins que vous ne réformiez vos mœurs,
sachez qu'un jugement redoutable vous attend.

lisait le pèlerin au linteau de la porte de l'abbatiale de Conques²³⁸. La même leçon est exprimée, mais sous la forme d'une prédication sans nuance : aux bons le paradis, aux méchants la damnation :

PENAS REDDO MALIS, PREMIA DONO BONIS,

dit l'inscription du tympan de la petite église d'Autry-Issards²³⁹, formule que développe sous une forme solennelle l'inscription du tympan de la cathédrale d'Autun : à celui qui n'a pas mené une vie impie sont promises la résurrection et la lumière sans fin, car le Christ seul dispose de tout et couronne ceux qui le méritent — *Omnia dispono solus meritosque corono*. A celui qui s'est mal conduit est réservé le destin affreux dont il a, au tympan, l'image sous les yeux, la peine frappe impitoyablement ceux qu'entraîne le crime — *Quos scelus exercet, me Judice, pena coerces*²⁴⁰.

La leçon morale prodiguée par tous ces textes est donc de recourir au Christ et de se bien conduire. On trouve aussi quelques invites à s'adresser aux saints. La Vierge vient naturellement au premier rang :

HEREDES VITE DOMINAM LAUDARE VENITE...

« héritiers de la vie, venez louer la Dame par qui est donnée la Vie, par elle le monde est restauré », peut-on lire au tympan de l'église Notre-Dame de Corneilla-de-Conflent en Roussillon, texte qui était aussi inscrit sur l'église de la Mort de la Vierge à Jérusalem²⁴¹. Au tympan de l'église Sainte-Cécile à Cologne, c'est à l'imitation des vertus de Cécile qu'est convié le fidèle :

*VOS QUI SPECTATIS HEC PREMIA VIRGINITATIS
EXPECTATE PARI PARITER VIRTUTE BEARI*

Vous qui regardez cette récompense qu'obtient la virginité,
Veillez à être gratifiés semblablement d'une égale vertu²⁴².

Les inscriptions occupent une place particulière dans les sources historiques, elles correspondent à des besoins que ne peuvent prendre en compte ni l'image seule, ni l'écrit de la charte ou de la chronique.

La condition de l'homme est telle qu'il éprouve le besoin profond de ne pas disparaître totalement avec la mort. Il se survivra par ses enfants, par ses œuvres. L'inscription sur sa tombe va, en

237. A. DURAN GUDIOL, *op. cit.*, n° 69, p. 56.

238. *C.I.F.M.*, 9 : *Aveyron, Lot, Tarn*, éd. R. FAVREAU, J. MICHAUD, B. LEPLANT, Paris, 1984, p. 23.

239. Jean DUPONT, *Nivernais-Bourbonnais romans*, La Pierre-qui-Vire, 1976, p. 282, pl. 127.

240. Raymond OURSEL, *Bourgogne romane*, 5^e éd., La Pierre-qui-Vire, 1968, p. 232; — Denis GRIVOT et George ZARNECKI, *Gislebertus sculpteur d'Autun*, Paris, 1960, p. 22.

241. *C.I.F.M.*, 11 : *Pyrénées-Orientales*, éd. R. FAVREAU, J. MICHAUD, B. MORA, 1986, p. 48.

242. *Ornamenta ecclesiae*..., 2, p. 355; — Rainer BUDDE, *Deutsche romanische Skulptur 1050-1250*, Munich, 1979, p. 61-62, ill. 104, 105.

outre, rappeler durablement sa mémoire et inviter en même temps à prier pour lui. L'épithaphe est très ordinaire pour les grands de ce monde, mais très fréquente aussi pour des catégories sociales beaucoup plus modestes. La mention de leur nom que les donateurs et les artistes font graver ou gravent sur leur œuvre part du même souci de ne pas tomber dans l'oubli et de durer, par-delà leur mort, aussi longtemps que l'œuvre qu'ils ont réalisée ou aidé à réaliser. Épitaphes et mentions d'auteurs s'adressent précisément à tous ceux qui liront l'inscription, et feront ainsi « mémoire », « pour les siècles ».

La chronique, les annales rappellent les grands événements, mais elles n'ont pas, surtout à l'époque du seul manuscrit, de possibilité ni de prétention à une très large information. Les inscriptions commémoratives, elles, se prêtent à une publicité générale et durable. De même l'intention d'assurer la publicité de certains actes publics ou privés, de certaines dispositions, a conduit aussi à reproduire sur pierre, sur marbre, les documents en leur intégralité ou l'essentiel de leur contenu. Ces inscriptions n'ont pas, précisément, valeur juridique, puisque leur seule fonction, complémentaire, est la publicité de l'acte.

Du point de vue religieux il convenait de rappeler des fêtes à célébrer, des obligations établies par des fondations d'anniversaires ou de services à remplir, des saints à fêter, ou de faire connaître aux fidèles des octrois d'indulgence, d'où une série particulière d'inscriptions, à fonction proprement liturgique.

Enfin les grands programmes iconographiques devaient être commentés, surtout lorsqu'ils étaient inspirés par une riche pensée théologique. La nécessaire concision exigée par l'épigraphe a conduit à des formulations très denses et souvent admirables. Ces images qui décoraient les églises et leurs trésors étaient destinées à l'édification des fidèles, qu'il convenait aussi d'accueillir et d'instruire, d'où de fréquentes exhortations morales qui viennent en complément de l'explication théologique.

L'épigraphe a deux caractères qui sont de tous les temps : la publicité, la durée. Les inscriptions remplissent des fonctions propres, à partir de l'état d'une société. Leur message, dès lors, nous renseigne sur une société à un moment donné, les hommes et les femmes, leur vie, leur culture, leur foi, leurs mentalités, des plus grands de ce monde et des plus belles œuvres aux plus simples et aux plus modestes édifices. Il s'agit d'un apport original, qui mérite d'être pris en compte systématiquement par tout médiéviste, qu'il soit historien, historien de l'art ou linguiste.

*Robert FAVREAU

C.É.S.C.M.-C.I.F.M.
24, rue de la Chaîne
F-86022 POITIERS